

**Comment peut-on être Parisien ? :  
Regards de promeneurs « étrangers » sur la construction d'une  
capitale cosmopolite entre la Régence et la Révolution**

By Nikhil Kumar

Thesis Submitted in Partial Fulfillment of the Requirements for the  
Degree of Bachelor of Arts with Honors  
In French and Francophone Studies, Brown University

Thesis Advisor: Ourida Mostefai  
Second Reader: Joel Revill

April 21, 2017

## Résumé

Bien que les origines de Paris datent de l'époque gallo-romaine, c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que la capitale française est devenue la ville moderne à laquelle elle ressemble aujourd'hui — mais c'est le siècle précédent qui a préparé la capitale à son grand saut vers la modernité. Ce mémoire étudie les transformations de Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle par le biais de l'histoire et de la littérature. Grâce aux réformes de la Régence et à l'aménagement urbain, la ville a accueilli une pratique de la promenade individualisée. La lecture des *Lettres persanes* et de ses variations révèle la façon dont les visiteurs « étrangers » tout comme les écrivains français ont pu profiter de cette évolution urbaine. Par ailleurs, la présence des femmes et de la francophonie au cœur même de Paris souligne l'importance des perspectives féministe et postcoloniale dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## Table des matières

<b>Introduction</b>		<b>4</b>
<b>I. La réinvention de Paris au siècle des Lumières</b>		<b>11</b>
A. La monarchie à Paris : la Régence de 1715 à 1723		11
B. La naissance du promeneur parisien, l'ancêtre du flâneur		19
<b>II. En voyage à Paris : le regard des étrangers</b>		<b>26</b>
A. <i>Lettres persanes</i>		26
B. <i>Lettres d'une Péruvienne</i>		35
C. <i>Lettres d'un Indien à Paris</i>		43
<b>III. La francophonie au cœur de Paris</b>		<b>50</b>
A. Les Européennes francophones à Paris et la question du genre		50
B. Les colonies françaises à Paris et le rapport métropole-périphérie		57
<b>Conclusion : Une ville en mouvement</b>		<b>63</b>
<b>Bibliographie</b>		<b>69</b>

## Introduction

La place actuelle de Paris parmi les villes les plus influentes du monde témoigne d'une progression récente par rapport à sa longue histoire. Bien que les origines de la ville datent de l'époque gallo-romaine, c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que la capitale française est devenue la ville moderne à laquelle elle ressemble aujourd'hui. Les rénovations majeures menées par Haussmann dans les années 1850 et 1860 (Jordan, 92) et l'acceptation du projet du métro parisien en 1900 (Dupuy, 18) ont fait de Paris un modèle d'urbanisme pour le monde entier. Grâce à l'œuvre des écrivains français tels que Balzac, Baudelaire, Hugo, Maupassant et Zola, la modernité du Paris du XIX<sup>e</sup> siècle reste légendaire. Dans cette ville éclairée par des réverbères à gaz, le flâneur partage la rue avec le royaliste et l'ouvrier coexiste avec le capitaliste. Au milieu d'une constante instabilité politique entre monarchie, république et commune, c'est la mixité avant tout qui règne<sup>1</sup>.

Comment Paris est-il parvenu à cette modernité inédite ? Tout juste un siècle auparavant, les Parisiens se trouvaient sujets du roi absolu par excellence, Louis XIV. Pendant le « Grand Siècle » de son règne, le pouvoir en France s'est centralisé autour de ce roi et de l'Église catholique. Ces puissances sœurs étaient à l'origine de tout : la politique, les mœurs, la culture. La construction du château de Versailles a permis au roi de priver l'aristocratie de son autonomie, consolidant ainsi son contrôle du royaume et du peuple français. La rapidité avec laquelle la société s'est transformée en passant de ce système

---

<sup>1</sup> À la fin de la préface de *l'Histoire des Treize*, Balzac dit en parlant de « l'auteur » : « Maintenant, il lui est permis de commencer le récit des trois épisodes qui, dans cette histoire, l'ont plus particulièrement séduit par la senteur parisienne des détails, et par la bizarrerie des contrastes » (79). Cette manière d'ouvrir son récit est particulière au XIX<sup>e</sup> siècle car il s'agit d'un narrateur omniscient qui présente les personnages selon des catégories sociologiques. Pour ce qui est de la particularité parisienne de cet ouvrage, on constate bien « la bizarrerie des contrastes », c'est-à-dire l'importance de la mixité dans le caractère de la ville. Comme les *Lettres persanes* et les deux autres romans épistolaires le montreront, la fiction du XVIII<sup>e</sup> siècle illustre cette mixité d'une manière différente en privilégiant les expériences personnelles des promeneurs dans la ville.

traditionnel et hiérarchique au schéma libéral et plus ou moins démocratisé du XIX<sup>e</sup> siècle est impressionnante. Cette rupture sociale ne s'est jamais reproduite depuis en France, même en prenant en compte les deux guerres mondiales ou l'établissement de nouvelles monarchies et républiques.

La réponse évidente pour expliquer cette évolution remarquable, c'est la Révolution française. À ce moment-là de l'histoire de France, le peuple a pris le pouvoir en ses propres mains, tout d'abord par les États généraux et par le serment du Jeu de paume en 1789 mais plus tard — et plus radicalement — par l'exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette, un régicide qui a effrayé toutes les monarchies d'Europe. La puissance sœur de l'Église a vécu, elle aussi, la perte de son pouvoir absolu dans le domaine de la foi et des mœurs : l'organisation de l'Église constitutionnelle et la création du culte de la Raison et de l'Être suprême ont participé à la laïcisation de la France. Sans l'autoritarisme du roi ni la main de fer de l'Église catholique, la société française a pu respirer et se reconstruire d'une manière plus libre. Si la Révolution n'avait pas été si violemment iconoclaste, il est tout à fait possible que le Paris moderne que l'on reconnaît ne soit pas né au XIX<sup>e</sup> siècle.

Il y a cependant une autre explication, un autre fil narratif qui lie le Paris de l'Ancien Régime à celui de Victor Hugo. Quoique la Révolution française ait finalement détruit le modèle absolutiste de la même manière que les Parisiens ont démoli la Bastille, ce grand événement politique n'était que l'aboutissement d'un siècle de transition. En effet, le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle n'a cessé d'évoluer, de la configuration des rues à l'influence de la presse en passant par le rôle de la monarchie dans les affaires de la capitale. Malgré la présence continue de la monarchie de Louis XV et de Louis XVI, une détente sociale et idéologique s'est installée dans la ville, déclenchant le processus de démocratisation et de libéralisation

qui culminerait avec la Révolution et qui fleurirait durant le XIX<sup>e</sup> siècle. En outre, même si les Français étaient nécessairement impliqués dans cette évolution, l'importance pour ce processus des étrangers venant à Paris et des liens forgés entre la ville et le reste du monde francophone ne peut être surestimée. Le flux migratoire vers la capitale et l'esprit de nouveauté qui l'a accompagné ont renouvelé et rajeuni la ville ancienne de Paris tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette manière d'aborder la création d'un Paris moderne produit une problématique : comment Paris est-elle devenue une ville moderne et cosmopolite au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, entre la mort de Louis XIV en 1715 et le début de la Révolution française en 1789 ? Ce mémoire traitera de cette question en trois mouvements.

Dans un premier temps, « La réinvention de Paris au siècle des Lumières » adoptera une perspective historique en abordant deux aspects de l'administration municipale parisienne qui permettront à la ville de se libérer. Premièrement, l'installation de la Régence à Paris entre 1715 et 1722 agrandira l'influence royale dans la capitale. En même temps, les tentatives du Régent de rajeunir la monarchie ouvriront la sphère politique et intellectuelle parisienne. Deuxièmement, les projets d'aménagement urbain donneront naissance à la figure du promeneur parisien. Grâce aux jardins publics tels que les Tuileries et aux boulevards et avenues tels que les Champs-Élysées, la pratique de la promenade cessera de se limiter aux rituels de l'aristocratie, se démocratisant à toutes les couches sociales. La ville deviendra un espace de découvertes et de réflexions personnelles et philosophiques.

Dans un deuxième temps, « En voyage à Paris : le regard des étrangers », trois romans épistolaires fourniront un contexte littéraire à notre compréhension de cette

époque dans l'histoire parisienne. Tout d'abord, les fameuses *Lettres persanes* de Montesquieu, publiées en 1721, débiteront cette période de transition. Les observations et les analyses des personnages principaux, Usbek et Rica, offriront une perspective à la fois étrangère et parisienne sur les sujets du mouvement, de la mode, de la culture, des femmes et de l'État dans le contexte parisien. Ensuite, les *Lettres d'une Péruvienne* de Françoise de Graffigny, parues en 1747, emploieront également la voix d'un personnage étranger, la princesse péruvienne Zilia, pour conceptualiser — et critiquer — la ville. Grâce à l'identité de l'écrivain et de son personnage principal, une perspective féministe montrera dans quelle mesure les femmes peuvent gagner leur autonomie à Paris. Enfin, les *Lettres d'un Indien à Paris* de Louis-Antoine de Caraccioli, publiées en 1789 à la veille de la Révolution, témoigneront des progrès du siècle des Lumières. Marqué par plusieurs similitudes par rapport aux *Lettres persanes*, ce roman apportera des observations nouvelles quant à l'aménagement urbain, à la sociabilité et à la grande contribution des étrangers dans l'évolution de la capitale française. Ces trois romans reconstitueront ainsi le développement sur les plans urbaniste et intellectuel qui auront lieu à Paris au cours du siècle, entre la Régence et la Révolution.

Dans un troisième temps, « Le monde francophone au sein de Paris », une enquête du rapport entre la fiction et la réalité animera l'étude des liens forgés à l'époque entre la ville et le reste du monde francophone. En effet, le choix de personnages persans, péruviens et indiens par les auteurs français n'est pas une invention purement fantaisiste : c'est la conséquence de la présence réelle des étrangers sur le terrain parisien. Grâce aux ambitions universalistes de la langue française, Paris — avec sa machine littéraire — deviendra une ville de premier plan pour les Européens nobles ou intellectuels. Par

ailleurs, les Européennes francophones seront particulièrement attirées vers la capitale en raison de leur attachement au français, trouvant comme Zilia une sorte de libération par le biais de la langue. En outre, Paris jouera un rôle central dans l'administration royale des colonies françaises. La présence incontournable des institutions scientifiques et intellectuelles parisiennes obligera tous les savoirs venant des colonies à passer par la capitale. En même temps, la liberté d'esprit qu'ont privilégiée les réformes du Régent et le statut de carrefour intellectuel que Paris a gagné en conséquence permettront aux intellectuels du monde extérieur de résister à la domination parisienne. Le portrait d'un Paris qui accueille et qui se construit grâce aux étrangers, portrait que peignent les trois romans épistolaires du deuxième mouvement, semble tout à fait approprié au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ce mémoire tentera alors de remettre en question l'histoire parisienne et la littérature française à la fois. Pour ce qui est de l'histoire de Paris, il s'agit de montrer combien le caractère cosmopolite de la capitale est enraciné dans le XVIII<sup>e</sup> siècle, et ce afin de contester une vision qui s'appuie sur les Français soi-disant de souche et qui revendique le multiculturalisme comme étant un fait nouveau dans l'évolution de la ville. Une logique similaire guide une relecture de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle en faisant usage des perspectives féministe et postcoloniale. Ces approches, quelque récemment développées qu'elles soient, trouvent des échos dans la production littéraire du siècle des Lumières grâce à l'œuvre des auteures et des colons francophones. Les perspectives du cosmopolitisme, du féminisme et du postcolonialisme serviront donc à peindre un portrait du Paris de XVIII<sup>e</sup> siècle qui est plus nuancé que la simple vénération des Lumières européens.



Il est important de ne pas trop idéaliser cette ville en l'étudiant. Il est effectivement facile en lisant ces romans de s'émerveiller à côté des personnages principaux de l'aspect magique du Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme toute autre grande ville, la capitale française souffre de l'insalubrité, de l'inégalité et d'autres maux sociaux. Or, le portrait riche d'une ville cosmopolite et moderne se confirme à maintes reprises dans les ouvrages historiques et littéraires traitant de l'époque. En effet, la durabilité jusqu'à présent de nombreux éléments urbains qui ont été bâti avant la Révolution — les Champs-Élysées, les cafés, la machine littéraire, les théâtres, etc. — témoigne du génie des Parisiens du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce Paris est sans aucun doute en train de devenir une Nouvelle Rome.

Pourquoi analyser des romans pour mieux saisir l'histoire parisienne du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Au siècle des Lumières, la fiction représente toute une méthode philosophique et est un outil pour évaluer les problématiques politiques et sociales. Dans les *Lettres persanes*, par exemple, on constate des réflexions sur les atouts et les faiblesses du gouvernement français — réflexions qui précèdent la parution de *De l'esprit des lois* de Montesquieu d'une trentaine d'années. Le fait d'étudier ces ouvrages fictifs éclaire la vision du monde de ceux qui les ont écrits. Étant donné que ces écrivains font partie du milieu intellectuel parisien, ces romans représentent donc une source primaire qui sera utile pour comprendre la mentalité des habitants de la capitale. Comme la pensée parisienne du XVIII<sup>e</sup> siècle se transmet par le biais de la fiction, il est nécessaire d'étudier la fiction pour bien comprendre la ville<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Dans son introduction, Mallinson note que les *Lettres d'une Péruvienne* sont mentionnées « dans six articles de l'*Encyclopédie*, tous signés Jaucourt » (68). En effet, avant de citer un passage du roman, Jaucourt dit dans son article sur le divertissement que « le lecteur sera peut-être bien aise de savoir ce qu'une Péruvienne, si connue par la finesse de son goût & par la justesse de son discernement, pense des divertissemens de notre nation, de tous ces plaisirs qu'on tâchoit de lui procurer, & dont tout le monde lui paroissoit enivré » (Diderot, 4: 1069). On constate donc la renommée de l'ouvrage de Graffigny, qui n'est évoqué que par le mot

Par ailleurs, l'aspect commun de ces trois romans — c'est-à-dire leurs personnages principaux étrangers — les rend encore plus pertinents à une meilleure conception de Paris. Comme l'explique Tzvetan Todorov en analysant les *Lettres persanes*, l'instrumentalisation de personnages étrangers permet aux écrivains de mieux analyser leur propre société. En effet, « Montesquieu est le premier à faire un usage aussi conscient et systématique du procédé de distanciation » (Todorov, 9). En reprenant le schéma épistolaire de Montesquieu, Françoise de Graffigny et Louis-Antoine de Caraccioli font usage de ce même procédé. Plus précisément, le fait d'être étranger représente un « privilège épistémologique » (Todorov, 10) puisqu'on est doté d'un regard lucide sur les aspects de la vie les plus banals. Même si les trois écrivains concernés ne sont pas étrangers eux-mêmes, leur « plongée dans les autres » (Todorov, 11) leur donne accès à une compréhension plus profonde de la société parisienne, compréhension qui reste néanmoins limitée à cause de leur identité incontournable en tant que Parisiens. Malgré cette limitation, l'apport de ces perspectives étrangères fictives — ainsi que les perspectives étrangères réelles abordées dans le troisième mouvement — fournira une vision nuancée du Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle qui dépasse le fil narratif traditionnel d'un système monarchique et catholique en déclin. Paris se présente ainsi comme une société urbaine en pleine transformation.

---

« Péruvienne ». Par ailleurs, la valeur donnée au « discernement » de l'héroïne démontre la logique analytique de la fiction du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'importance de ce genre dans les réflexions philosophiques.

## I. La réinvention de Paris au siècle des Lumières

### A. La monarchie à Paris : la Régence de 1715 à 1723

En 1700, sous le règne de Louis XIV, le pouvoir absolu du roi siège fermement au palais de Versailles. La mort du Roi-Soleil en 1715 marque un évènement majeur dans l'histoire du développement de Paris car la transition entre Louis XIV et son arrière-petit-fils, Louis XV, qu'est la Régence changera définitivement le destin parisien. Cette Régence s'est installée à Paris au lendemain de la mort de Louis XIV, un mouvement qui a duré jusqu'en 1722. Comme l'explique l'historien Laurent Lemarchand, sous l'influence du Régent, Philippe d'Orléans, le renom de Paris s'agrandira et son évolution deviendra inéluctablement liée à celle de Versailles. Pour bien étudier la construction de l'identité parisienne du XVIII<sup>e</sup> siècle, il est nécessaire de passer par son rapport à cette monarchie absolue, un rapport nuancé qui se caractérise par la dépendance tout comme le conflit.

Lemarchand remarque la grandeur de Paris, évoquant ce phénomène urbain à échelle surhumaine à laquelle s'intéressent de nombreux historiens et écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle : « Paris, déjà capitale effective de l'espace français, est un organisme gigantesque pour l'époque » (74). Dans cette agglomération le duc d'Orléans voit une terre nouvelle où pourra se renouveler l'absolutisme — où le Régent pourra, lui, refaçonner la monarchie traditionnelle qu'a parfaite Louis XIV pour qu'elle soit adaptée à un nouveau siècle<sup>3</sup>. Effectivement, « [l]e duc est à la fois un opposant, un novateur, un rénovateur et un absolutiste » (Lemarchand, 66). Cette identité paradoxale tenant à la fois à l'opposition et à

---

<sup>3</sup> Dans *L'Ingénu* (1767), un roman qui a lieu en 1689 pendant le règne de Louis XIV, Voltaire critique l'inflexibilité de la monarchie absolue du Roi-Soleil. Premièrement, l'Ingénu est emprisonné car soupçonné d'être partisan des huguenots. Deuxièmement, Mlle de Saint-Yves ne réussit à gagner la liberté de son amant qu'en vendant son propre corps, une décision qui sera finalement mortelle. La rigidité de ce système hiérarchique selon lequel le pouvoir est centralisé autour de l'Église catholique et du roi motivera les réflexions politiques et philosophiques qui donneront naissance à la Révolution.

l'absolutisme — mais surtout à la nouveauté — explique bien la place d'une ville à l'esprit autonome dont la transformation dépend néanmoins de la volonté et de la vision d'une monarchie absolue.

Au lieu d'une séparation nette entre Paris et Versailles, il existe donc une symbiose entre ces deux lieux de haute puissance. Il faudrait remettre en question la logique traditionnelle qu'« [à] Paris s'oppose donc Versailles, à la Cour la Ville » (Lemarchand, 132), en insistant au contraire et tout simplement sur le fait que « [l]a Cour influençait la Ville » (Lemarchand, 133) et en soulignant « les filiations et les influences mutuelles, les constructions communes » entre les deux entités (Lemarchand, 132). Le duc d'Orléans incarne sans effort ce mutualisme, ne pouvant résister à l'attraction de la capitale, laquelle offre « ce qui semble avoir déserté Versailles : les fêtes et les plaisirs de toutes sortes, l'art et la culture, la sociabilité aristocratique » (Lemarchand, 146). De surcroît, au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Paris reprend une part du rôle politique jadis réservé à Versailles : il existe « une tendance de plus en plus massive des élites et de la noblesse de Cour en particulier, qui quittent Versailles pour rallier Paris avant même 1715 » (Lemarchand, 147). La décision de la part du duc d'installer la Régence à Paris n'est donc pas du tout surprenante.

En outre, la brillance de la grande capitale fera de l'ombre à certains égards à celle du domaine royal de Versailles. On constate l'effet bénéfique pour Paris « de la décroissance de la machine versaillaise » :

À l'inverse, Paris acquiert d'ailleurs une importance nouvelle, qui participe de son attractivité : vers le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, sa population dépasse déjà les 500 000 habitants (25 000 seulement pour Versailles) ; son économie en fait le centre du commerce, de la banque et de l'industrie français, à

rayonnement national et international (ce qui le met bien au-dessus de Versailles) ; son histoire en fait la capitale politique de la monarchie depuis le XII<sup>e</sup> siècle (Versailles ne l'est que depuis 1685, et de façon partielle). (Lemarchand, 150)

Cette façon de formuler la tension entre Paris et Versailles en termes de magnitude, d'économie et d'histoire rend presque impossible de conceptualiser la dominance politique de Versailles sous Louis XIV et témoigne de la force de ce grand roi. En effet, le déménagement de la Régence à Paris confirme l'inversion de la dynamique de pouvoir entre les deux villes : « pour les contemporains de Philippe d'Orléans, c'était Versailles et non la Régence parisienne qui constituait ainsi une parenthèse dans la longue histoire de la monarchie ! » (Lemarchand, 156). Autrement dit, l'installation de la monarchie à Paris pendant la Régence paraîtrait donner à la capitale les moyens de prendre sa place naturelle dans la géographie politique française.

Pour bien saisir les effets de la Régence sur l'évolution de Paris, il est tout d'abord nécessaire de comprendre sa présence dans la ville. Premièrement, le mouvement de l'État de Versailles à Paris n'était que partiel car même sous le règne de Louis XIV, plusieurs éléments du gouvernement — bureaux ministériels, Bâtiments du roi, agents royaux — restaient à Paris (Lemarchand, 167). En outre, il n'était finalement pas possible pendant la Régence d'abandonner entièrement la ville de Versailles, qui « hérita en quelque sorte du rôle antérieur du Louvre et des Tuileries sous Louis XIV : le palais abrita nombre d'employés divers du roi » (Lemarchand, 172). Deuxièmement, les épreuves financières de la monarchie rendaient difficile l'installation de l'État au sein de la grande ville. « [L]es travaux de rénovation des palais parisiens » (Lemarchand, 175), par exemple, étaient

limités à cause de cette contrainte. L'installation de la Régence à Paris a tout de même changé le caractère du pouvoir monarchique, jadis concentré à Versailles mais désormais « un nuage de points citadins de taille, de configuration et de densité inégales selon les quartiers parisiens » (Lemarchand, 181).

Dans ce cadre d'une administration diffuse au sein de la capitale, quelle était la place précise du roi et de sa Cour ? Quoiqu'on puisse imaginer que la Cour, déplacée de son siège versaillais et sans roi majeur, perde la clarté de sa raison d'être dans la complexité de la société parisienne, « elle garde bien une existence réelle à Paris » (Lemarchand, 183). Il se passe toutefois une rupture avec le modèle de Louis XIV en ce qui concerne l'utilisation de la Cour pour gouverner et « le schéma centralisateur de Versailles » (Lemarchand, 184). La Régence ne s'implante qu'à l'intérieur de bâtiments et palais déjà construits : le Régent au Palais-Royal, la duchesse de Berry au Luxembourg et le roi aux Tuileries (Lemarchand, 186). À ce dernier endroit existe une version en miniature de la grande Cour de Versailles, une petite Cour où « charges, cérémonial, étiquette et préséances déterminèrent toujours le rôle ou le comportement de chacun à proximité du souverain » (Lemarchand, 187). L'autorité du roi à Paris continue donc de générer une révérence et une attraction magnétique aux Tuileries, même si cet élément étatique ne se compare pas à son équivalent puissant sous le règne du Roi-Soleil.

En plus de cette Cour autour du Roi, les Cours princières en région parisienne contribuent à la floraison d'un écosystème royal. Au lieu de décourager les membres de la haute noblesse, la présence de la monarchie à Paris les a même « amenés à créer ou à développer leur propre Cour » (Lemarchand, 192). Ce paradoxe s'explique par la vague rafraichissante de la nouveauté à laquelle adhère le Régent : « un vent de liberté et [...] une

nouvelle modération de la censure ou du contrôle royaux». Ce sentiment de liberté s'exprime, par exemple, par le retour à Paris de libertins auxquels Louis XIV s'opposait avec véhémence (Lemarchand, 191). La montée de la puissance de ces Cours princières se montre à plusieurs égards : l'urbanisme, la sociabilité, la culture et l'art (Lemarchand, 191-2). En effet, la noblesse affaiblira la monarchie absolue, du moins celle du système de Louis XIV : « [l]a Cour du roi perdit de sa suprématie, voire devint seconde parce qu'elle continua, au début de la Régence, à redistribuer de sa substance aux autres » (Lemarchand, 195). Cette réalité, marquée par la création d'un nouvel équilibre entre le roi et l'aristocratie, rend absolument claire la nécessité de reconceptualiser l'absolutisme dans le cadre parisien. Là où Louis XIV se protégeait à Versailles en privant la noblesse de son pouvoir, la Régence crée les conditions favorables à la croissance de l'influence de ces compétiteurs.

Cette reconceptualisation — proposée par Lemarchand —, c'est que la Cour des Tuileries n'est pas la vraie Cour, c'est-à-dire que ce n'est pas aux Tuileries que l'on peut observer et comprendre l'influence durable de la monarchie absolue. Effectivement, au lieu de se limiter à ce seul palais, « la Cour [...] affect[e] tout Paris : en quelque sorte, la Ville devient la Cour » (Lemarchand, 197). Le fait d'être à Paris élargit la place du roi dans l'imaginaire populaire, ce qui renforce également le statut de la capitale comme ville dominante dans la sphère politique française (Lemarchand, 198). Là où Louis XIV, enfermé au palais de Versailles, était isolé et loin de son peuple, Louis XV sous la Régence parisienne est accessible et visible aux Parisiens et donc aux Français (Lemarchand, 200). Ce triomphe symbolique s'attache à un triomphe administratif, celui du Régent, grâce auquel la monarchie ne cesse d'exercer son pouvoir absolu en instrumentalisant les institutions parisiennes : « la distinction mise en avant sous Louis XIV ne joue plus entre Cour et ville,

courtisan et aristocrate, sociabilité curiale et mondanité privée » (Lemarchand, 210-1). Cette évolution du rapport entre la monarchie et la ville de Paris révèle que, au lieu de menacer l'absolutisme, la complexité de la Ville comme Cour renforce le pouvoir de la monarchie, une monarchie mieux intégrée que jamais à sa société.

Dans la vaste Cour royale que représente Paris sous la Régence, la présence du roi dans la capitale accroît non seulement la puissance de la noblesse et ses sphères d'influence, y compris la culture, mais également l'importance politique de l'opinion publique. Grâce au modèle nouveau qu'a mis en œuvre le Régent, la liberté d'expression pour laquelle les Parisiens sont aujourd'hui célèbres est renforcée : « [d]ucs et pairs, parlementaires, journalistes, hommes des salons, etc., tous ceux qui s'expriment sur la scène parisienne se mêlent donc de politique » (Lemarchand, 221). Une fois de plus, l'ouverture grâce au Régent du domaine politique à l'aristocratie tout comme à la bourgeoisie et aux hommes de lettres ne représente pas une diminution de l'absolutisme, mais plutôt un essai de refaçonner un système politique vieilli. Bien entendu, la monarchie reste la seule puissance dominante dans le domaine politique, mais sa décision de laisser les intellectuels réfléchir à des questions philosophiques aura des conséquences pour l'évolution politique de la France. En effet, en admirant le dynamisme des sphères intellectuelle et politique du Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle, il faut reconnaître le rôle de la Régence dans leur création, ainsi que la nécessité que cette monarchie soit présente dans la ville elle-même pour que cette évolution ait lieu.

Après la réussite de la Régence à Paris, la monarchie choisit de retourner à Versailles en 1722, soit un an avant la majorité de Louis XV. Ce choix s'explique par un désir de renforcer l'absolutisme renouvelé par le Régent en profitant de la puissance



symbolique du palais de Louis XIV (Lemarchand, 287). Quel effet ce retour à la géographie politique du Grand Siècle aura-t-il sur le destin de Paris ? En plus de garder son importance tangible dans le régime monarchique grâce à ses bâtiments administratifs, « la capitale conserve aussi, et cette fois de manière explicite à la différence du règne de Louis XIV, une fonction politique et des pouvoirs : Versailles ne gouverne plus seul, Paris agit aussi » (Lemarchand, 322–3). Bien que le pouvoir ne siège plus à Paris, donc, la Ville a été transformée à jamais grâce à cette période courte de la Régence, durant laquelle l'influence politique s'est ajoutée à la grandeur démographique, économique et historique. Sans cette revitalisation, le Paris du reste du XVIII<sup>e</sup> siècle — les décennies suivant le retour du roi à son domaine versaillais — ne pèserait pas tellement sur l'histoire et l'imaginaire français.

Cette brève étude du séjour de la monarchie à Paris par le biais de la Régence est donc entièrement pertinente à une enquête sur la construction d'une identité parisienne au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette identité est marquée par un fort attachement à la liberté d'expression qui s'exprime dans les cafés, les salons et la presse grandissante. En décrivant les Parisiens, « l'ambassadeur anglais Stair pouvait ajouter, en mars 1715 : « C'est une chose inconcevable, combien ils [...] détestent ici leur condition et raffolent librement de la nôtre. On me parle très librement de tout » » (Lemarchand, 220). Mais surtout cette identité parisienne se caractérise par un dédain pour tout ce qui est fixe et un goût pour le renouvellement, la nouveauté. Même dans le cadre de l'absolutisme, les Parisiens ont repensé leurs institutions étatiques, la place de leur noblesse, leurs organisations culturelles et leur statut politique. Dans le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout est susceptible à bouger, des enceintes entourant la ville aux paradigmes politiques en passant par le roi.

Dans ce cadre de mouvement constant, il est possible de concevoir un autre aspect de cette transformation parisienne : l'apparition du personnage du promeneur. En effet, le privilège de bouger n'est pas réservé à telle ou telle couche sociale — il faut que tous les Parisiens (et toutes les Parisiennes) aient la capacité de se déplacer à travers la capitale. La construction intentionnelle de nouvelles voies et de nouveaux jardins pour accueillir ces promeneurs et promeneuses démocratisera la ville et changera définitivement la manière dont ses habitants la perçoivent. Cette évolution physique rendra Paris unique aux yeux du monde : une ville accueillante, inspirante et merveilleuse qui fait rêver tout promeneur ayant la chance de se trouver dans ses rues.

## B. La naissance du promeneur parisien, l'ancêtre du flâneur

Si l'identité des Parisiens se fonde sur le mouvement, il est nécessaire de préciser la manière dont ils se déplacent dans la capitale. En effet, la pratique de la promenade — auparavant réservée comme rituel de civilité aux plus hautes couches sociales — se libère radicalement au cours du dernier siècle de l'Ancien Régime. L'ouvrage de Laurent Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIIIe siècle*, trace cette évolution en expliquant la participation de la monarchie à créer un urbanisme de la promenade. Malgré ce rôle important de l'État, la promenade devient un phénomène individualisé qui permet aux écrivains, aux philosophes et aux étrangers dans la capitale de définir Paris de leur propre façon. La conception de cette figure de « promeneur » représente le premier pas vers le célèbre « flâneur » du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'individualisation de la promenade parisienne au XVIII<sup>e</sup> siècle marque une rupture avec le système des siècles précédents, selon lequel l'aristocratie et la haute bourgeoisie seules ont accès à cette pratique de divertissement ritualisée. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, « [l]a capitale devient le lieu privilégié pour les promenades mondaines » (Turcot, 36), mais il faut remarquer qu'à cette époque ces promenades n'ont lieu que dans le cadre des jardins qui deviennent des refuges du chaos de la rue :

Espace social de tous les dangers et de l'exposition à l'ordinaire du monde parisien, la rue est peu fréquentable, tandis que le jardin est un espace policé dans lequel on ne laisse entrer que les gens d'une certaine condition, le laquais et le menu peuple étant refoulés aux portes par les gardes. (Turcot, 46)

Cette division de l'espace urbain correspond à la division sociale exigée par la hiérarchie rigide de l'Ancien Régime. L'évolution sociale qui aura lieu pendant le siècle des Lumières ira jusqu'au domaine physique, rompant les barrières sécurisant les classes aisées et créant de l'espace public où peuvent également se promener les couches populaires.

L'importance particulière que donne la noblesse parisienne à la promenade, et plus précisément à la promenade en carrosse, est évidente dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau :

Pour être comme tout le monde il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde ; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, et l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. (371)

Publié en plein siècle des Lumières, cet ouvrage souligne la valeur persistante de l'aspect rituel de la promenade dans la sphère mondaine. Sans carrosse et donc incapable de s'exhiber, on cesserait même d'« exister ». Par ailleurs, le contraste du monde en carrosse et « des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde » se déplaçant à pied — ainsi que le dédain que les nobles ressentent envers ce bas peuple — révèlent l'expansion de la promenade à pied jusqu'aux classes populaires. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la promenade à pied n'est plus parmi les privilèges de l'aristocratie mais devient plutôt un divertissement ouvert à tout le monde, d'où le désir des gens de haute société de s'en séparer par le biais du carrosse.

Comment cette démocratisation de la promenade a-t-elle lieu ? Le système d'urbanisme mis en œuvre par l'administration royale est en grande partie responsable de cette évolution. En donnant la priorité aux jardins publics et en mélangeant rue et jardin

sur les boulevards, la monarchie et les dirigeants municipaux ont créé à Paris un vaste espace public et moderne pour accueillir sans discrimination les promeneurs nouveaux. Quant aux jardins publics, les Tuileries représentent parfaitement la contribution de l'urbanisme bien réfléchi à la création du promeneur individuel : « L'aménagement de cet espace de la promenade montre [...] l'importance grandissante de l'allée centrale qui devient un élément qui structure le jardin et définit le type de promenade qui s'y pratique » (Turcot, 79). Effectivement, ce jardin à la française par excellence offre grâce à son axe un lieu idéal pour se promener — il est impossible que le promeneur parisien soit conçu sans ce cadre physique ni son aménagement par le pouvoir royal.

En outre, il est important de souligner que les lieux de promenade prestigieux, y compris les Tuileries, participent également à l'individualisation de la promenade. Il ne s'agit donc pas d'une séparation entre les promenades mondaines ritualisées dans les jardins et les promenades individuelles philosophes dans les rues. Au contraire,

[l]'homme sincère et authentique peut déambuler dans les lieux parisiens sans pour autant participer au grand bal des sociabilités mondaines fondées, dit-on, sur le faux et le semblant ; à lui de faire des choix afin de se promener librement [...] possible et acceptable [est] la déambulation d'un individu aux Tuileries ou au Cours-la-Reine sans pour autant que celui-ci se sente obligé de participer au rituel du « voir et être vu ». (Turcot, 100)

Voilà la magie de la ville de Paris et de l'évolution qu'elle a vécue au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle : toute personne de toute origine sociale peut profiter de beaux lieux qui ne sont plus réservés à la noblesse et à la grande bourgeoisie mais qui sont à présent ouverts à tout le monde. Or, cette démocratisation de l'espace urbain ne menace pas la haute qualité de ces

jardins prestigieux car l'aristocratie ne cesse d'en profiter également et que la monarchie continue de participer à leur aménagement. Le résultat de cette innovation urbaine est une mixité sociale dans l'espace public qui rend Paris incontestablement moderne.

Parmi les innovations urbanistes parisiennes du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Champs-Élysées retiennent peut-être le legs le plus durable : même aujourd'hui, cette avenue sert de modèle mondial d'urbanisme. Le projet actuel de piétonnisation des Champs-Élysées mené par la mairie de Paris — projet comprenant des « journées sans voiture » — représente la continuation d'un aménagement urbain donnant la priorité à la promenade à pied. La transformation de la célèbre avenue pendant le dernier siècle de l'Ancien Régime signalait déjà la création de quelque chose d'exceptionnel : « Les Champs-Élysées sont avant tout un prolongement du jardin des Tuileries, et ce dans la pure tradition des jardins à la française, mais dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, ils s'en détachent pour devenir une promenade publique indépendante » (Turcot, 212). Quoique la libéralisation des jardins publics ait contribué à la diffusion populaire de la promenade, les Champs-Élysées ont révolutionné la pratique en rendant acceptable et désirable le fait de se promener dans la rue. Loin d'être cet « espace social de tous les dangers », la rue flanquée d'arbres devient un lieu accueillant et paisible. Dans ce cadre qui n'est ni jardin ni rue, tout semble possible : les promenades ritualisées de l'aristocratie, les balades philosophes des écrivains ou bien les tours de divertissement et de santé des classes populaires.

Cet agrandissement de la promenade parisienne comme pratique sociale aura des effets bien tangibles non seulement sur le tissu urbain, mais aussi sur les habitants de la ville eux-mêmes. Dans le domaine de la mode, par exemple, on constate une « diminution de la hauteur des talons d'environ cinq centimètres après 1780 et présence soutenue, dans

les gravures de mode, d'un bâton pour permettre à la femme en promenade de prendre appui sur le sol » (Turcot, 120). Cette évolution vestimentaire est particulièrement remarquable car il est symptomatique de la participation des femmes à la popularisation de la promenade. Bien entendu, la place des femmes est assez unique dans le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle, où de nombreux écrivains parlent de la mixité des genres. En même temps, la culture française privait à bien des égards les femmes de leur autonomie<sup>4</sup>. Le fait de modifier la mode féminine pour s'adapter aux exigences de la promenade révèle que la pratique ne se limitait effectivement pas aux hommes. En plus de considérer la figure du promeneur du XVIII<sup>e</sup> siècle, il faudrait ajouter la promeneuse parisienne comme personnage dans notre conception de la société mouvementée de la capitale.

La reconceptualisation de la promenade urbaine comme pratique individualisée et populaire est également évidente dans la production littéraire de l'époque. Dans les guides de voyage, par exemple, la découverte personnelle de la ville par le biais de la promenade est mise en avant, et « [c]ette pratique de la découverte de Paris par la déambulation nécessite alors des repères pour faire comprendre au voyageur ce qu'il voit, ce qu'il doit faire et comment il peut apprécier pleinement ce qui s'offre à son regard » (Turcot, 285). Même si cette géographie piétonnaire démocratisée ne paraît pas remarquable de la perspective du XXI<sup>e</sup> siècle, elle indique une liberté quant à l'utilisation de l'espace parisien qui n'existait pas auparavant. Cette liberté spatiale permettait aux étrangers en particulier de s'approprier la ville et ensuite de participer à sa transformation, comme le montreront les trois textes étudiés dans la deuxième partie de ce mémoire.

---

<sup>4</sup> *La Religieuse* (1796) de Denis Diderot souligne la pratique répandue à l'époque d'envoyer les filles au couvent, même contre leur volonté.

Touchant non seulement les guides de voyage, la place de la promenade parisienne s'accroît également dans la littérature philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle. En particulier, « Louis Sébastien Mercier et Nicolas Edme Rétif de La Bretonne deviennent, par leurs écrits, les parangons de cette figure du promeneur » (Turcot, 343). Dans le *Tableau de Paris* et *L'An 2440* ou encore *Les Nuits de Paris*, Mercier et Rétif de la Bretonne décrivent Paris à travers des figures de promeneur. Grâce à ces ouvrages, on constate la grande liberté qui régnait dans la ville, pour les libertins tout comme pour les jeunes femmes, jour et nuit. En outre, une fonction urbaine au-delà d'abriter les Parisiens se révèle : la ville devient elle-même un objet philosophique. En réfléchissant sur la situation des hôpitaux, les bâtiments étatiques ou les jardins publics, Mercier et Rétif de la Bretonne dépasse le physique pour atteindre la politique, l'éthique, l'esthétique. Cette capacité de la promenade d'ouvrir de nouvelles voies mentales chez les penseurs parisiens souligne la contribution multiforme de l'aménagement urbain du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'émergence de la capitale comme l'un des premiers centres mondiaux de connaissances<sup>5</sup>.

En effet, il est naturel que les grandes villes soient des lieux de mouvement où les habitants et les visiteurs doivent se déplacer pour travailler ou pour faire les courses. Or, ce qui est particulier dans le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est le caractère de ce mouvement : aux déplacements utilitaires s'ajoutent des promenades de divertissement et de réflexion, promenades dont peuvent profiter même les classes populaires. Le mouvement parisien se

---

<sup>5</sup> Dans *L'An 2440*, le narrateur se trouve dans les rues parisiennes de l'avenir : « Je me perdais dans de grandes et belles rues proprement alignées. J'entrais dans des carrefours spacieux où régnait un si bon ordre que je n'y apercevais pas le plus léger embarras. Je n'entendais aucun de ces cris confusément bizarres qui déchiraient jadis mon oreille. Je ne rencontrais point de voitures prêtes à m'écraser. Un goutteux aurait pu se promener commodément. La ville avait un air animé, mais sans trouble et sans confusion » (Mercier, 36). Ce passage met en avant à la fois la croissance de la promenade philosophique au siècle des Lumières et le rôle de l'aménagement urbain dans ce développement : les promeneurs peuvent se perdre dans leurs pensées grâce aux « grandes et belles rues proprement alignées ». Par ailleurs, dans cette vision utopique, c'est la promenade à pied qui triomphe : il n'y a même « point de voitures » dans les rues.



dote alors d'un aspect individuel, libre et même intellectuel, enrichissant désormais le tissu urbain.

## II. En voyage à Paris : le regard des étrangers

### A. *Lettres persanes*

L'accessibilité nouvelle de la capitale française pour les promeneurs crée un espace accueillant non seulement envers les habitants permanents de la ville, mais aussi envers les visiteurs étrangers. L'exploration urbaine à pied qu'entreprennent ces visiteurs donnera lieu à tout un genre littéraire, dont les *Lettres persanes* de Montesquieu sont l'exemple par excellence. Ce roman traçant le voyage de deux personnages persans, Usbek et Rica, à Paris a été publié vers la fin de la Régence, en 1721. La méthode de Montesquieu consistant à s'imaginer à la place de deux étrangers lui permet d'analyser et de remettre en question la culture française d'une manière originale. Par le biais des lettres écrites et reçues par Usbek et Rica, Montesquieu aborde une vaste collection de sujets, dont la forme du gouvernement et l'histoire du monde. Quant à l'identité parisienne du XVIII<sup>e</sup> siècle, le roman offre un riche trésor de réflexions sur la ville elle-même, ainsi que sur la place des connaissances et des arts, des femmes et des hommes, de la monarchie et des étrangers dans la capitale. Dans son intégralité, ce recueil de lettres fictives révèle effectivement une ville bâtie et définie par son attachement au travail, à l'énergie, à la nouveauté, à la liberté, à l'évolution et, bien sûr, au mouvement. Tout comme Usbek et Rica qui se déplacent au bout de leur monde, la ville de Paris ne se contente jamais de rester immobile.

Écrivant depuis Livourne, en Italie, au sujet de sa prochaine destination, Usbek décrit brièvement mais profondément Paris dans la lettre XXI : « le dessein de Rica, & le mien est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siège de l'Empire d'Europe. Les Voyageurs cherchent toujours les grandes Villes, qui sont une espèce de Patrie commune à tous les étrangers » (Montesquieu, 189). La notion que Paris « est le siège de l'Empire

d'Europe » est teintée certainement par l'identité de Montesquieu en tant que Français, mais cette périphrase communique néanmoins la véritable centralité de la ville sur les plans politique et économique — tout comme sur le plan mythique. Par ailleurs, cette « grande vill[e] » par excellence attire sans cesse les voyageurs comme Usbek et Rica. L'altérité de ces étrangers n'empêche pas leur importance dans la conception même de Paris, cette « patrie commune à tous les étrangers ». Selon ce premier commentaire d'Usbek, l'identité de Paris se fonde effectivement sur la mobilité de sa population et sur le croisement des cultures qui a lieu dans ses rues.

Une fois arrivé dans la capitale française, Rica souligne la vive allure des Parisiens en remarquant que « depuis un mois qu'[il est] ici, [il] n'y [a] encore vu marcher personne : il n'y a point de gens au monde, qui tirent mieux parti de leur machine que les François : ils courent, ils volent » (Montesquieu, 190–1). Bien sûr, dans ce cas il ne s'agit pas de tous « les François » car Rica ne les connaît pas et car les Français habitant d'autres villes ou en province ne se caractérisent peut-être pas par la même urgence que celle de leurs homologues parisiens. Pour Rica, les Parisiens sont les représentants du peuple français ; pour lui, ils incarnent le caractère et l'esprit français. Cet amalgame est tout à fait naturel pour un voyageur qui vit un pays pour la première fois, mais il indique également la domination de Paris sur le reste de la France chez Montesquieu. Le fait que les habitants de cette énorme ville « courent » et « volent » au lieu de « marcher » signale l'ardeur avec laquelle ils effectuent la moindre tâche — une ténacité qui pourrait bien expliquer la place singulière que cette unité urbaine a acquise dans le paysage français.

Dans la lettre XXVIII, Rica décrit la curiosité des Parisiens envers lui en raison de ses habits persans et le « néant affreux » (Montesquieu, 214) dans lequel il s'est trouvé après

s'être habillé à l'occidentale. Effectivement, pour être reconnu en société parisienne, il faut se montrer unique à quelque égard que ce soit — par exemple, en étant étranger. Mais la célèbre question qui termine la lettre — « Comment peut-on être Persan ? » (Montesquieu, 214) — révèle la complexité de cette identité d'étranger et du concept de l'identité en général. Pour être étranger, pour être « l'autre », faut-il tout simplement être né ailleurs ? Ou faut-il plutôt insister sur son altérité, en portant des habits exotiques, par exemple ? Il semble que, dans ce Paris du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, il ne suffit pas de dire que l'on est étranger, mais qu'il faut plutôt l'exhiber. Cette nécessité naît de la nature de l'identité parisienne elle-même, une seule identité créée par le mélange de celles de ces voyageurs — venus de France tout comme d'autres continents — qui choisissent la ville comme résidence et qui s'assimilent ainsi à la culture parisienne. Rien n'est fixe à Paris, à l'exception de cette migration constante et l'intégration perpétuelle de nouvelles personnes et des idées et coutumes qu'elles apportent des quatre coins du monde.

En effet, l'importance de tout ce qui est étranger existe dans toutes les catégories que comprend l'identité parisienne — même les domaines juridique et gouvernemental, comme l'explique Rica dans la lettre XCVII :

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le Bon Sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils ayent pris de leurs voisins tout ce qui concerne le Gouvernement Politique, & Civil ? Qui peut penser qu'un Royaume, le plus ancien & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné depuis plus de dix siècles par des Loix, qui ne sont pas faites pour lui ? (Montesquieu, 403–4)

Même si Montesquieu critique le gouvernement français et non pas celui de Paris, il a déjà été établi que le pouvoir pendant la Régence siégeait à Paris par le biais de toutes ses

institutions : la monarchie, le Parlement, le Palais de Justice. Le fait de caractériser le système juridique français comme étant créé à l'étranger renforce alors l'aspect étranger de la capitale. Par ailleurs, quoique Montesquieu déclare que ces lois « ne sont pas faites pour » la France, la souplesse de l'identité parisienne permet à la ville de facilement s'adapter à ce système venu d'ailleurs.

La place centrale des étrangers dans l'identité parisienne rend la ville elle-même étrange et pleine de mystère. Rica écrit dans la lettre LVI que « [t]ous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre dans une Ville, qui est la mère de l'invention », où « [u]n nombre infini de Maîtres de Langues, d'Arts et de Sciences, enseignent ce qu'ils ne savent pas » (Montesquieu, 283-4). Le caractère tourbillonnant de Paris oblige donc ses habitants à devenir industriels et de se vendre, même s'ils manquent de talent. Bien que Montesquieu critique le fait que les Parisiens favorisent la productivité, quelque superficielle ou malhonnête qu'elle soit, cette productivité est indéniable et prodigieuse, touchant l'industrie des connaissances tout comme celles de la mort et des marchandises. Pour conclure cette lettre, Rica remarque : « Il n'y a personne, qui ne sorte de cette Ville plus précautionné qu'il n'y est entré : à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver ; seul avantage des étrangers dans cette Ville enchanteresse » (Montesquieu, 285). Ce portrait de « cette Ville enchanteresse » témoigne de son charme et de ses tentations en soulignant le caractère malin et hardi de son peuple — ainsi que le fait que les étrangers sont bien préparés pour y réussir.

Dans les autres lettres évoquant le rôle dirigeant de Paris dans la création et la réglementation des connaissances, Montesquieu remet toujours en question la frivolité ou la mesquinerie des institutions de la ville. Par exemple, Rica décrit dans la lettre LXXIII

l'Académie française, déclarant qu'il n'y a aucun tribunal « de moins respecté dans le monde : car on dit qu'aussi-tôt qu'il a décidé, le Peuple casse ses Arrêts, & lui impose des Loix, qu'il est obligé de suivre » (Montesquieu, 329). Cette critique de l'inutilité de régler quelque chose d'aussi vivant que la langue expose toutefois les efforts des Parisiens de régler tout aspect de la vie par le biais de leurs institutions fortes. Quoique l'Académie française paraisse frivole à certains égards, son existence même révèle le refus des Parisiens de laisser passer la vie sans une autoévaluation incessante. La lettre CIX, dans laquelle Rica critique la querelle de l'université de Paris (c'est-à-dire la faculté de théologie de la Sorbonne) quant à la prononciation de la lettre Q — « qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un K » (Montesquieu, 428) —, met également en relief cet aspect pointilleux du domaine parisien des connaissances. Or, cette attention au moindre détail est nécessaire pour la construction d'une telle grande ville et d'une identité qui émerveillent ensemble le reste du monde.

Dans la lettre LXXXV, Rica peint le portrait des hommes « qui non seulement sont sociables ; mais sont eux-mêmes la Société Universelle » (Montesquieu, 372) :

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude ; & on mit cette Epitaphe sur son tombeau. C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cens trente enterremens. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six-cens quatre-vint enfans. Les pensions dont il a félicité ses amis toujours en des termes différens, montent à deux millions six cens mille livres. Le chemin qu'il a fait sur le pavé, a neuf mille six cens stades : celui qu'il a fait dans la campagne a trente six. » (Montesquieu, 373)

Le fait de décrire cet homme qui incarne la société parisienne elle-même comme quelqu'un qui « ne s'est jamais reposé » en dit long sur le caractère dynamique et mobile de ce peuple. Les chiffres que donne l'épithète ajoutent à ce portrait : « le chemin qu'il a fait sur le pavé » en ville est beaucoup plus long que « celui qu'il a fait dans la campagne ». Il s'agit donc d'un personnage entièrement urbain<sup>6</sup>, impliqué aux morts, aux naissances et aux pensions qui accompagnent une vie urbaine. Par ailleurs, il semble que la vie en mouvement de ce symbole de la société parisienne n'a eu aucune signification à part les liens éphémères qu'il a forgés avec autrui. Mais la vérité, c'est plutôt que dans un cadre urbain et en particulier ce cadre parisien, ces rapports suffisent pour créer une raison d'être — telle est la richesse du réseau de la ville.

Quant à la place de la monarchie à Paris, Montesquieu évoque bien la mort de Louis XIV et la Régence qui s'installe dans la capitale. Dans la lettre LXXXIX, Usbek raconte la disparition du Roi-Soleil et la stratégie du Régent : « Mais le Régent, qui a voulu se rendre agréable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique : & comme s'il avoit pensé à relever de terre le Temple, & l'Idole ; il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la Monarchie, & le fondement de toute autorité légitime » (Montesquieu, 381). Cette description fait écho à celle de Lemarchand car on constate à la fois la libéralisation des mœurs quant au peuple et à « la liberté publique » et la protection et la réinvention des institutions qui sont « l'appui de la Monarchie » et qui garantissent donc la réussite de l'absolutisme. La force constante de la monarchie française est bien évidente lorsque Rica, lui, va voir dans la lettre CIV « le jeune Monarque », dont la « vie est bien précieuse à ses Sujets » et même « à toute l'Europe » (Montesquieu, 424). Effectivement, la possibilité de

---

<sup>6</sup> En effet, Jean Ehrard et Catherine Volpilhac-Augier confirme cette interprétation des chiffres : selon eux, « le rayonnement du personnage est donc limité à la ville » (373).

visionner le roi en chair et en os à Paris n'affaiblit pas du tout son pouvoir ni sa place dans l'imaginaire des Parisiens. Au contraire, l'idée de la part du Régent d'instrumentaliser la Ville comme une Cour temporaire sert à bien affirmer le contrôle de la monarchie sur sa vaste capitale riche et changeante.

En passant de la politique aux analyses sociales, les commentaires de Rica au sujet de la mode parisienne expliquent parfaitement la manière dont les femmes incarnent le caractère particulier de cette ville. Dans la lettre XCVI, il dit :

Quelquefois les Coëffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout à coup : [...] Les Architectes ont été souvent obligez de hausser, de baisser, & d'élargir les portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; & les règles de leur Art ont été asservies à ces fantaisies. [...] Dans cette changeante Nation, quoi qu'en dise le Critique ; les filles se trouvent autrement faites que leurs mères. (Montesquieu, 400–1)

Ce passage évoque précisément le mouvement parisien, qui s'étend jusqu'aux coiffures montantes et descendantes des femmes. Et ces « caprices de la Mode » (Montesquieu, 400) influencent même l'évolution physique de la ville à travers les portes que les architectes doivent ajuster en conséquence. Dans une société patriarcale comme celle de la France — peu importe la soi-disant liberté des femmes parisiennes par rapport aux femmes persanes —, les femmes deviennent le symbole par excellence de l'essence culturelle. Privées de leur autonomie, elles sont réduites à un canevas sur lequel les hommes peuvent peindre la société qu'ils imaginent. Il est donc tout à fait naturel que les femmes de « cette changeante nation » et de cette ville mobile en particulier ne cessent non plus de changer. De la même



manière que les filles parisiennes ne ressemblent pas à leurs mères, chaque décennie, chaque année ou même chaque saison à Paris ne ressemble pas à celle qui l'a précédée.

Ce caractère singulier de la mode parisienne s'applique, en effet, à tout le domaine des arts de la capitale. Usbek offre dans la lettre CIII une belle description de la ville :

Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle, & où l'on raffine le plus sur les plaisirs : mais c'est peut-être celle où l'on mène une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement ; il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mise dans la tête qu'elle doit paroître à une assemblée avec une certaine parure ; il faut que dès ce moment cinquante Artisans ne dorment plus, & n'ayent plus le loisir de boire et de manger : [...]  
Cette ardeur pour le travail : cette passion de s'enrichir passe de condition en condition, depuis les Artisans jusques aux Grands. (Montesquieu, 421-2)

Cette image des Parisiens de toute couche sociale impliqués dans un mouvement de travail constant rappelle celle qu'a peinte Rica dans la lettre LVIII en évoquant « une ville qui est la mère de l'invention ». Pourtant, il ne s'agit pas ici de charlatans qui « enseignent ce qu'ils ne savent pas », mais des efforts qui sont vitalement nécessaires pour bâtir le luxe d'où vient le renom de Paris — même de nos jours. Il est tentant pour les étrangers qui observent cette splendeur de croire que les Parisiens sont de caractère faible puisque la beauté est souvent associée avec la douceur et la légèreté. Par contre, l'apparence de frivolité n'est qu'une façade qui cache le génie et le travail qui ont contribué à la conception et à l'achèvement de la grande ville de Paris. Si Paris travaille et, pour ce faire, bouge, les possibilités de ce que ses habitants divers peuvent produire et construire sont inconcevables.

Étant donné que les *Lettres persanes* abordent tous ces éléments de la société parisienne, de la présence de la monarchie à la place des femmes et des étrangers en passant par les institutions culturelles et intellectuelles, il est évident que ce roman de la fin de la Régence dépasse un simple récit de voyage. Le succès de Montesquieu en analysant le Paris du début du XVIII<sup>e</sup> siècle à travers des personnages étrangers fictifs témoigne du génie de cette méthode philosophique. En étudiant les deux romans suivants qui sont des variations sur ce thème, il sera possible de comprendre à quel point Montesquieu a inspiré les écrivains du siècle des Lumières. Les innovations respectives de Graffigny et de Caraccioli en ajoutant une perspective féministe et en illustrant les progrès du siècle ne diminueront point le legs durable des *Lettres persanes*.

### **B. *Lettres d'une Péruvienne***

L'influence des *Lettres persanes* dans la fiction philosophique de l'époque se montre dans les variations publiées au cours du siècle, dont le célèbre roman de Françoise de Graffigny. En effet, Graffigny fait référence au texte de Montesquieu en reposant sa question classique, « Comment peut-on être Persan ? », au tout début, dans l'avertissement (99). Comme dans le cas des *Lettres persanes*, il s'agit d'un écrivain français qui met en lumière les particularités de la culture française par le biais d'un personnage d'origine étrangère. Cette stratégie permet à Graffigny tout comme à Montesquieu de se tenir théoriquement à l'écart de sa propre identité française afin de bien discerner les atouts, les faiblesses et les contradictions de son propre pays. Le choix de la part de Graffigny d'animer un personnage féminin au premier plan de son ouvrage représente une innovation importante sur le travail de Montesquieu et révélatrice de la situation des femmes au XVIII<sup>e</sup> siècle en France. De surcroît, les observations de Zilia en tant qu'étrangère percevant Paris pour la première fois seront tout à fait pertinentes pour comprendre la place singulière de la ville en France et dans le monde à l'époque.

L'arrivée de Zilia « dans une ville nommée Paris » (Graffigny, 143) dans la lettre treizième est effectivement un point de départ idéal de notre étude de ce texte. Comme tous les autres « arrivants » à Paris, Zilia commente l'énormité de cette métropole :

Celle-ci contient des ponts, des rivières, des arbres, des campagnes ; elle me paraît un univers plutôt qu'une habitation particulière. J'essayerais en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons ; elles sont si prodigieusement élevées, qu'il est plus facile de croire que la nature les a

produites telles qu'elles sont, que de comprendre comment des hommes ont pu les construire. (Graffigny, 143)

Ce portrait de la capitale en dit long sur la primauté de Paris parmi les villes françaises. Il ne s'agit pas d'une seule ville ni d'« une habitation particulière », mais plutôt d'un pays entier doté de « campagnes », même d'« un univers ». Et l'étendue de cette agglomération est égalée par « la hauteur des maisons » — la ville est incompréhensible et horizontalement et verticalement. Cette grandeur stupéfiante produit un effet de magie, un phénomène à la fois naturel et surhumain, ce qui rappelle l'idée que la puissance parisienne est inéluctable et inexplicable — une combinaison qui ne peut qu'émerveiller l'observateur.

Or, il est important de ne pas appliquer des idées reçues à cette première rencontre entre Zilia et la ville. Au lieu de la trouver merveilleuse, la princesse dit tout le contraire : « Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quitu* ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville ; mais, hélas ! quelle différence ! » (Graffigny, 143). De cette remarque il n'est pas difficile de tirer une certaine déception créée par l'écart entre les attentes de Zilia et la réalité qu'elle observe en arrivant à Paris. Après tout, il ne s'agit pas d'une « peinture », mais d'un milieu urbain accablant, rude et brutal où l'on peut facilement se perdre — soit physiquement, soit psychiquement. Pour comprendre cette réaction surprenante de Zilia il faut rendre compte de sa situation personnelle. Femme étrangère emmenée à Paris contre sa volonté, il est naturel qu'elle ne se sente pas ravie de se trouver dans la capitale française et que sa toute première observation, c'est que « c'est le terme de [leur] voyage ; mais selon les apparences, ce ne sera pas celui de [ses] chagrins » (Graffigny, 143). Graffigny montre bien dans cet épisode

que le caractère majestueux de Paris possède un côté sombre et que l'impression que l'on en tire dépend de sa marginalisation (ou non) de la société parisienne.

En plus de ces premières observations de Paris, les *Lettres d'une Péruvienne* sont de grande valeur en raison de l'attention qu'elles portent à l'apprentissage de la langue française de Zilia. Dès la lettre neuvième, le personnage principal décrit son acclimatation à cette langue nouvelle :

Depuis deux jours, j'entends plusieurs mots de la langue du *Cacique*, que je ne croyais pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets, ils n'expriment point mes pensées et ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fournissent déjà quelques éclaircissements qui m'étaient nécessaires. Je sais que le nom du *Cacique* est *Déterville*, celui de notre maison flottante *Vaisseau*, et celui de la terre où nous allons, *France*. (Graffigny, 131)

Ce passage souligne tout d'abord l'aspect ardu de l'apprentissage de la langue, d'où la difficulté d'une étrangère comme Zilia — quelque bien instruite qu'elle soit — de s'exprimer avec autrui. En outre, on constate l'association de la France et du voyage, même du français et du voyage. Le fait d'identifier le mot « Vaisseau » parmi les premiers qu'elle a déchiffrés en français n'est pas un hasard de la part de Graffigny. Il s'agit d'un concept central à l'identité française à l'époque : le désir d'explorer, de bouger, de tester les limites. Et ce rapport proche entre le mot « Vaisseau » et la « France » rappelle le statut d'étrangère de Zilia, ce qui met en avant le caractère attirant et accueillant de ce pays par rapport au reste du monde. La langue française est véritablement une langue de conquête et d'expansion, en particulier dans le cadre du siècle colonial où se situe l'œuvre de Graffigny.

La perception des femmes françaises par Zilia paraît particulièrement pertinente puisque Graffigny est elle-même une femme. En analysant la religion des Occidentaux, Zilia dit dans la lettre cinquième : « Cette Nation ne serait-elle point idolâtre ? Je n'ai encore vu faire aucune adoration au Soleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte » (Graffigny, 125). Les femmes françaises — ou plutôt les femmes parisiennes — sont effectivement un sujet souvent abordé par les Lumières, qui commentent en particulier la mixité entre hommes et femmes en société. La notion que les femmes pourraient être au centre du culte français correspond à cette fascination des écrivains. Zilia continue en disant : « Mais, s'ils m'adoraient, ajouteraient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? » (Graffigny, 125). Cette observation de l'hypocrisie des hommes français et de leur maltraitement des femmes révèle l'aspect féministe de ce texte tout en rappelant la situation pitoyable de Zilia.

Vers la fin du roman, après être devenue familière avec les mœurs françaises et le caractère parisien, Zilia offre une critique bien réfléchie de la place lamentable des femmes en France. La mauvaise éducation des filles est sa première cible dans la lettre trente-quatre : « du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une Maison Religieuse, pour leur apprendre à vivre dans le monde » (Graffigny, 201). L'ironie de cette description est double, car non seulement l'emprisonnement de ces filles les empêche-t-il le bon apprentissage de la vie, mais il évoque également l'enlèvement et l'emprisonnement dont Zilia était elle-même victime. Les expériences uniques de Zilia comme femme étrangère influencent sans aucun doute, donc, l'outrage qu'elle ressent à cause de la marginalisation des femmes françaises.

Son identité singulière plane effectivement sur sa perspective quant à cette problématique, contribuant à sa lucidité tout comme à sa marginalisation :

Si j'essaye de leur expliquer ce que j'entends par la modération, sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices : si je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, et de la fermeté à mépriser et à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me soupçonnent de parler la langue péruvienne, et que la seule politesse les engage à feindre de m'entendre. (Graffigny, 202-3)

Cet extrait témoigne des valeurs que chérit Zilia — « la modération », « l'honnêteté des mœurs », « l'équité à l'égard des inférieurs » —, valeurs qui contrastent avec les « vices » dont souffrent les Françaises. Par ailleurs, le refus de la part de ces dernières d'écouter les conseils de la Péruvienne révèle bien la situation frustrante de Zilia dans ce pays qu'elle connaît maintenant intimement mais où elle possède toujours l'identité d'étrangère. Plus profondément, l'association des bonnes mœurs et de « la langue péruvienne » suggère une incompatibilité entre la culture française (dont les Parisiens sont les maîtres) et la moralité pure, du moins celle que glorifie Graffigny. Les Françaises sont tellement éloignées de ce que qualifie Zilia de « vertus » qu'elles ne peuvent même pas le comprendre.

Toutefois, la critique de Zilia des femmes françaises est nuancée dans le contexte de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle car elle justifie les défauts féminins comme étant un échec masculin, c'est-à-dire que le personnage de Zilia est bien conscient de la responsabilité des hommes dans la construction de cette société. En écrivant à Aza dans la lettre trente-quatre, elle dit : « [q]uand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la

société » (Graffigny, 204). Ce sont effectivement les hommes qui détiennent le pouvoir en France au XVIII<sup>e</sup> siècle (et, à certains égards, même aujourd'hui), et il faut un écrivain féminin pour éclairer honnêtement la vraie source des maux sociaux.

L'instrumentalisation d'un personnage étranger par Graffigny se révèle être brillante dans ce contexte. D'un côté, si un personnage français ou Graffigny elle-même critiquait de la même manière les hommes français de l'époque, elle ne réussirait pas dans sa quête car elle manquerait de crédibilité. D'un autre côté, une étrangère, même fictive, possède ce caractère respectable car doté de sagesse nouvelle et suffisamment à l'écart des préjugés que possèdent les natifs. La perspective de l'autre, même empruntée ou inventée par un Français ou une Française, est nécessaire pour saisir la réalité du pays avec justesse. Cette leçon que nous apprennent également les *Lettres persanes* est dans les *Lettres d'une Péruvienne* adaptée à une critique féministe qui signale la modernité éblouissante de cet ouvrage.

Même si Zilia représente une observatrice de la culture française, Graffigny reste consciente de l'interaction entre l'étrangère et son nouvel environnement européen. En effet, il n'est pas possible de résister constamment aux tentations posées par l'opulence qui l'entoure. Par exemple, lorsque Déterville et Céline font cadeau à Zilia de son propre domaine luxueux, elle remarque qu'elle « ordonnai[t] librement à des domestiques qu'[elle] savai[t] être à [elle] ; [elle] badinai[t] sur [s]on autorité et [s]on opulence » (Graffigny, 210). Autrement dit, Zilia manifeste momentanément les vices des autres femmes qu'elle vient de critiquer. Dans le cas de ce personnage principal ce changement de caractère n'est que temporaire, mais chez Aza, la maladie des Européens est enfin fatale à sa pureté péruvienne : il se convertit à « leur cruelle Religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle



approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude » (Graffigny, 214). La susceptibilité de ces étrangers de se conformer aux systèmes européens qu'ils rencontrent témoigne du magnétisme — pour le meilleur et pour le pire — de cette culture de libertés et de libertins.

Il faut bien noter que l'histoire de Zilia, une femme qui a traversé la moitié du monde et qui connaît la vie de deux continents, se termine à Paris. Dans sa dernière lettre à Déterville, Zilia souligne l'importance des connaissances dans la capitale française en déclarant :

Vous me donnerez quelque connaissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connaissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir. (Graffigny, 222)

Ce beau passage incarne parfaitement les deux oppositions principales du roman — homme et femme et parisien et étranger —, montrant donc qu'il ne s'agit en fait que d'une seule opposition. Là où les hommes sont instruits dans les sciences et les arts — comme Paris, centre des connaissances coloniales —, cette femme étrangère maîtrise les émotions. L'esprit, c'est le domaine de l'homme et de Paris ; le cœur, c'est celui de la femme et de l'étranger. De la même manière que Graffigny enrichit la production intellectuelle de Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle en offrant courageusement sa critique féministe, les étrangers à Paris à l'époque apportent de nouvelles perspectives qui bâtissent, elles aussi, ce que cela veut dire que d'être Parisien. L'identité de l'autre — soit sur le plan du genre, soit sur le plan de

l'origine nationale — est nécessaire à la conception et à l'enrichissement de sa propre identité.

Par ailleurs, la décision de la part de Zilia de ne pas épouser Déterville — de ne plus aimer d'autre homme qu'Aza<sup>7</sup> — souligne la force de son caractère. En favorisant « la simple amitié », Zilia cherche à gagner le bonheur dont son amour pour Aza l'a privée. Effectivement, ce rejet féministe de l'emprisonnement du mariage — comme celui du couvent — offre un nouveau chemin par lequel les femmes parisiennes peuvent définir leur identité. Pour Zilia, le fait de célébrer l'existence elle-même suffit pour trouver ce bonheur libérant et rafraîchissant : « Le plaisir d'être ; ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe*, pourrait seul rendre heureux, si l'on s'en souvenait, si l'on en jouissait, si l'on en connaissait le prix » (Graffigny, 222). Même presque trois siècles après la parution des *Lettres d'une Péruvienne*, les êtres humains en général et les femmes en particulier ne réussissent toujours pas à se souvenir de cette vérité simple mais puissante.

---

<sup>7</sup> Le lecteur notera le parallèle entre l'histoire de Zilia et celle de *La Princesse de Clèves* (1678) de Mme de La Fayette : l'héroïne résiste à l'attente sociale du mariage en raison de l'infidélité des hommes.

### C. *Lettres d'un Indien à Paris*

Se situant à la veille de la Révolution comme une deuxième variation sur les *Lettres persanes*, le roman de Louis-Antoine de Caraccioli emprunte plusieurs caractéristiques à l'ouvrage de Montesquieu. Comme Usbek et Rica, le personnage principal, Zator, est un musulman marié à plusieurs femmes. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Inde était sous l'influence des Empires moghol et Anglais ; même si sa population était majoritairement hindoue, son image à l'étranger aurait sans doute été teintée de l'islam. Il est toutefois intéressant de considérer dans quelle mesure les écrivains français faisaient l'amalgame entre les différents pays orientaux, en particulier pour comparer le traitement des femmes en France et en Asie. En effet, les *Lettres d'un Indien à Paris* ajoutent une voix intéressante à la conversation féministe entre les *Lettres persanes* et les *Lettres d'une Péruvienne*. De surcroît, le portrait de Paris que peint Caraccioli se révèle d'être particulièrement pertinent puisqu'il s'agit des dernières années de l'Ancien Régime, à la fin du siècle des Lumières.

Bien que le titre même du roman fasse mention de Paris, Zator n'y arrive que dans la deuxième moitié du texte. (La première moitié est consacrée à son voyage depuis l'Inde et aux découvertes qu'il fait ailleurs en Europe et même dans d'autres villes françaises : Toulon, Arles, Marseille, Lyon). Dans la lettre LII, Zator voit Paris pour la première fois :

Paris qui, depuis tant d'années, étoit dans mon cœur, par le désir ardent que j'avois d'y pénétrer, est actuellement sous mes yeux. Ses murs, ses tours, le bruit de ses voitures & de ses habitans, annoncent de loin sa population & sa grandeur. Cependant son ensemble frappe moins que les différentes parties qui le composent. Il y a des édifices aussi superbes qu'utiles. (Caraccioli, 253)

La merveille de cette première rencontre avec la capitale, ainsi que la passion avec laquelle Zator la décrit, rappellent les réactions des personnages des romans précédents. En outre, les détails qu'offre Zator soulignent subtilement les éléments importants qui se sont développés au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le mouvement incessant des Parisiens et leur attachement à la promenade s'expriment par « le bruit de ses voitures & de ses habitans » et la complexité croissante de la société parisienne par « les différentes parties qui l[a] composent ». Par ailleurs, l'aménagement urbain poursuivi par le pouvoir royal est bien évident dans « [s]es murs, ses tours » et « [s]es édifices aussi superbes qu'utiles ». Ce mélange de splendeur et d'utilité explique effectivement le statut de Paris comme modèle d'urbanisme.

Or, cette image de la construction parisienne n'est point en équilibre : comme tout autre aspect de la ville, le changement est la seule constante. Selon Zator, « [o]n ne peut faire un pas sans rencontrer des maisons qu'on édifie ou qu'on démolit. Si on les fait avec une vitesse extraordinaire, on ne les répare qu'avec une lenteur incroyable » (Caraccioli, 255). Si l'identité parisienne se définit par sa présence physique, cette observation témoigne clairement de sa fugacité : il existe une danse perpétuelle entre la création et la destruction. En même temps, on constate la haute qualité des artisans parisiens qui travaillent « avec une lenteur incroyable ». Cette méticulosité mélangée avec l'énergie nécessaire pour « édifie[r] » et « démoli[r] » constamment explique la capacité des Parisiens à bâtir cette ville merveilleuse, capacité que loue également Montesquieu dans ses *Lettres persanes*.

Dans ce portrait que Zator qualifie de « la première esquisse » (Caraccioli, 258), la migration continue des étrangers et même des Parisiens eux-mêmes est également notable :

Les habitans de la même maison ne se connoissent pas. Il n’y en a presque point, excepté celles des riches & des seigneurs, qui ne soit occupée par des locataires de tout pays ; les uns partent, les autres arrivent, de manière que le vide est toujours rempli. [...] L’on change si souvent de demeure, qu’il est presque impossible d’aller à la piste des personnes qu’on cherche ; on meurt, on est enterré sans que le voisin s’en aperçoive. (Caraccioli, 256)

Cette description du va-et-vient parisien témoigne plus profondément de la place centrale des étrangers et de l'étrangeté au Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les locataires sont issus « de tout pays » et participent à un mouvement constant pour s’assurer « que le vide est toujours rempli ». Par ailleurs, cette évolution incessante crée un effet d’anonymat où l’on ne connaît même pas ses propres voisins et où l’on meurt dans la solitude. La société parisienne ne se définit point par ses racines ni par la communauté soudée, mais plutôt par la fraîcheur de ses nouveaux habitants qui prennent la place des anciens.

En effet, les *Lettres d’un Indien à Paris* mettent en avant, de manière même plus aiguë que les ouvrages de Montesquieu et de Graffigny, la centralité des étrangers dans la culture parisienne. Par exemple, selon Zator, « [t]rente mille étrangers pour le moins, surchargent la Capitale, sans autre affaire que d’y contracter des dettes, d’y arpenter les promenades publiques, ainsi que d’y visiter les cafés » (Caraccioli, 261). Ce constat lie étroitement les étrangers aux loisirs et même à l’oisiveté. Ce portrait ne rend pourtant pas les étrangers moins parisiens car la légèreté est souvent citée dans le roman comme le trait

principal des Parisiens : « arpenter les promenades publiques » et « visiter les cafés » sont (comme on l'a vu) deux activités définissantes de la vie parisienne. Il n'est apparemment pas possible de trop s'éloigner de l'étranger en qualifiant quelque chose de « parisien » — cette identité globale comprend une multitude d'identités simultanées.

Plusieurs esquisses de ce qu'est Paris selon Zator révèlent la nécessité des étrangers à la construction de cette ville sur le plan physique tout comme sur le plan symbolique. Zator dit qu'il a « vu un théâtre qui porte le nom d'Italien, & où il n'y avoit pas la moindre chose qui eût rapport à l'Italie<sup>8</sup> » (Caraccioli, 266–7). Plus tard, il « voulu[t] savoir s'il y avoit longtems que Paris étoit dans l'usage d'avoir des cafés, & un vieux Chevalier de Malte très-instruit, [lui] apprit que le café de Constantinople, rue Saint-Antoine, étoit le plus ancien, qu'il y avoit plus de cent cinquante ans qu'un Turc étoit venu s'y établir » (Caraccioli, 284). Dans ces deux cas, il s'agit de lieux hautement parisiens — la Comédie-Italienne et les cafés — qui sont en fait importés de l'étranger. Cependant, ces emprunts ont été si bien intégrés dans la géographie de la capitale qu'ils deviennent quelque chose de nouveau, d'où la contradiction qu'à la Comédie-Italienne « il n'y avoit pas la moindre chose qui eût rapport à l'Italie ». Dans le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout est étranger à tel point que tout cesse d'être étranger — pour devenir tout simplement parisien. En effet, cette intégration d'innovations étrangères dans le tissu parisien rappelle les lois étrangères évoquées par Montesquieu et qui font partie du gouvernement parisien. La fusion de l'étranger et du parisien est un phénomène qui lie ces trois romans épistolaires ; sa place prédominante dans l'ouvrage de Caraccioli révèle à quel point le caractère cosmopolite s'est agrandi au cours du siècle.

---

<sup>8</sup> Le Régent a rétabli les Comédiens italiens le 18 mai 1716 (Reyraud, 264). L'héritage de la Régence est donc bien évident juste avant la Révolution.

Zator s'émerveille également de l'attachement des Parisiens à la lecture en découvrant rapidement l'origine étrangère de cet engouement :

Cette fureur de lire, & de lire tout ce qui se présente, nous vient des Anglois, me dirent deux hommes sensés. Depuis que nous avons voulu prendre leurs cravates, leurs fracs, nous coëffer comme eux, équiter comme eux, enfin les singer dans toutes leurs manières, nous croyons qu'il n'y a plus rien de bien que ce qu'ils font ; au point que le ridicule de leurs voitures, que la bizarrerie de leurs jardins, que la tournure de leurs jokais, que la singularité de leurs usages nous dénature tous les jours. (Caraccioli, 310)

Cette longue liste de tout ce que les Parisiens ont emprunté aux Anglais — leurs vêtements, leurs coiffures, leurs sports, « leurs voitures », « leurs jardins », « leurs jokais », « leurs usages » — oblige le lecteur à se demander dans quelle mesure les Parisiens ne possèdent rien de propre à eux. Si les uns « singe[nt] » les autres « dans toutes leurs manières » pour devenir finalement « dénatur[és] », comment est-il possible de comprendre une identité uniquement parisienne ? Le danger, semble-t-il, est de se perdre dans le tourbillon d'étrangers qui tournoie dans la capitale.

Ce souci se manifeste effectivement par le biais de la nostalgie que communique Zator pour l'époque de Louis XIV quand il décrit « des François en un mot, qui ne ressemblent point à ceux qui vivoient du tems de Louis-le-Grand, ce Monarque dont le règne ne fut jamais calqué sur celui de personne, & qui eût regardé comme une brèche faite à sa gloire, la manie d'imiter » (Caraccioli, 311). On constate dans ce jugement dur une différence clé entre l'Ancien Régime du Roi-Soleil et celui ouvert par la Régence. Le système absolutiste qu'a bâti Louis XIV était quelque chose de singulier que le reste du monde

désirait imiter. En revanche, la France du siècle des Lumières, centrée clairement sur Paris, choisissait d'imiter les autres. Or, ce que les Parisiens imitaient ils perfectionnaient et rendaient tout à fait nouveau, échappant ainsi à l'obsolescence.

En effet, loin de tomber en désuétude, Paris s'est trouvé parmi les premières villes du monde à la veille de la Révolution, une réalité soulignée par deux comparaisons dans les *Lettres d'un Indien à Paris*. Premièrement, une comparaison entre Paris et la Mecque offerte par Zizac, ami de Zator : « Oh ! mon cher Zator, que de minutes, que d'heures enlevées à ta patrie, & dont tu rendras compte à notre grand prophète. Il ne devoit y avoir de voyage permis chez les mahométans que celui de la Mecque, & Paris chez toi l'emporte sur ce saint lieu » (Caraccioli, 269). La suggestion que « Paris chez [Zator] l'emporte sur ce saint lieu » qu'est la Mecque, en particulier puisque Zator confirme souvent dans le roman sa foi musulmane, témoigne de l'attraction de la capitale française. Paris est devenu une sorte de lieu saint, peut-être, pour les fidèles du culte des Lumières.

Deuxièmement, Caraccioli présente une comparaison entre Paris et Rome : « Les Italiens se désespèrent, quand on leur dit qu'on ose donner aux plus frêles édifices les noms de Panthéon, de Colisée. Que n'auroient pas dit les [R]omains ? ils en seroient morts de douleur » (345). Même si Zator doute de la justesse de ce lien entre ces deux capitales, l'ambition des Parisiens en créant leur propre « Panthéon » indique qu'ils méritent cette association avec les Romains. Même aujourd'hui, Rome est la seule véritable ville sœur de Paris : selon leur slogan, « seule Paris est digne de Rome ; seule Rome est digne de Paris ». Les Parisiens du XVIII<sup>e</sup> siècle essaient effectivement de créer une nouvelle Rome, une ville qui ne s'est pas faite en un jour, comme on le sait. Les progrès du XIX<sup>e</sup> siècle seront



nécessaires pour que Paris parvienne à la hauteur de la capitale italienne, mais les contributions du XVIII<sup>e</sup> siècle participent à ce même processus.

Une lettre d'Urtabek, un autre ami de Zator, résume sublimement ce rôle indispensable du siècle des Lumières dans l'évolution de Paris :

C'est d'Alexandrie que je t'écris, mon cher Zator, pour me réjouir de ce que tu es enfin en Europe, & sur-tout en France, où le siècle présent a pris son lustre & son amabilité. Je crois réellement que sans l'aménité françoise & sans les charmans ouvrages qu'elle a produit en tout genre, le dix-huitième siècle se seroit écoulé d'une manière monotone. On n'auroit vu sur la scène du monde ni ces fiers conquérans, ni ces beaux génies, ni ces femmes charmantes qui l'ont illustré. (Caraccioli, 288)

Quoiqu'il nomme la « France » et « l'aménité françoise », il s'agit bien sûr d'une culture qui passe avant tout par Paris qui est le siège de la littérature et de l'édition françaises. « [L]es charmans ouvrages » d'origine parisienne ont coloré le XVIII<sup>e</sup> siècle pour éviter la « monoton[i]e » en rendant possible des progrès sur les plans politique, intellectuel et sexuel. Sans être devenu la Ville Lumière qu'il sera dès le XIX<sup>e</sup> siècle, le Paris de la période entre la Régence et la Révolution définit le « lustre » de son époque grâce à l'ambition brûlante de son peuple.

### III. La francophonie au cœur de Paris

#### A. Les Européennes francophones à Paris et la question du genre

Ayant considéré la construction d'une identité parisienne au XVIII<sup>e</sup> siècle chez les auteurs français employant la voix de personnages étrangers, il est maintenant pertinent de rendre compte de la place qu'occupe la ville dans l'imaginaire des étrangers eux-mêmes. Dans le contexte européen, la prédominance de la langue française en milieu diplomatique, mondain et littéraire oblige l'aristocratie à travers tout le continent à se tourner vers la France. Paris devient ainsi un centre de pèlerinage chez les nobles et les intellectuels européens. Par ailleurs, la question du genre se révèle d'être particulièrement notable, à savoir que les femmes sont plus disposées à écrire en français dans leurs récits de voyage. Une perspective féminine — et même féministe — joue donc un rôle important dans la perception européenne de la capitale. Comme Zilia dans les *Lettres d'une Péruvienne*, les femmes d'Europe trouvent dans Paris une ville cultivée où il est désormais possible de s'exprimer plus librement qu'ailleurs.

Tout d'abord, il est nécessaire de comprendre la place du français dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle. Bien sûr, le français était la première langue de la diplomatie et se parlait dans les cours royales européennes. De surcroît, les hautes couches sociales lettrées chérissaient la langue et l'utilisaient souvent à l'écrit. Ce choix linguistique s'explique par l'influence intellectuelle française : « On choisit le français comme une « manière d'être » ; à travers l'adoption de cette langue, les auteurs francophones participent au projet de l'universalité tel qu'il s'est formé au siècle des Lumières » (Gretchanaia, 14). En tant que siège des Lumières francophones, Paris exerce alors un magnétisme sur ces Européens qui choisissent le français comme véhicule pour leurs aspirations sociales, intellectuelles et

philosophiques. Cette langue devient plus ou moins universelle à l'échelle européenne — sans pour autant diminuer le statut singulier de la capitale française comme première métropole de son empire linguistique.

L'importance de la littérature française ne peut pas être surestimée en expliquant la réussite du français à l'étranger :

C'est avant tout la conviction encore intacte d'un héritage européen commun qui motive le plus souvent le choix de la langue française, choix permettant aux auteurs de s'inscrire dans cette communauté : l'usage de la langue française qui donne accès à cet espace littéraire aux dimensions de l'Europe, et définit les modèles à suivre. (Gretchanaia, 14)

Urtabek a effectivement raison dans les *Lettres d'un Indien à Paris* de louer la production littéraire française du XVIII<sup>e</sup> siècle, production fertile et prolifique qui rend l'« accès à cet espace littéraire » tellement désirable. En revanche, le rapport entre métropole et périphérie est apparemment plus compliqué qu'une domination unilatérale puisque les Européens modifient le champ littéraire francophone en participant à son écriture. D'où la création de cet « héritage européen commun » qui s'étend au-delà de la France. Loin de rester imperméable à l'œuvre des Européens inspirés par les Lumières, Paris et son marché littéraire doivent en partie leur force à l'étranger.

Cet échange culturel entre Paris et l'Europe francophone qui passe par la littérature devient de plus en plus robuste au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, étant caractérisé par « des cercles littéraires et des salons francophones » en Europe du Nord, en Europe de l'Est et en Russie et « [d]es précepteurs français et suisses [qui] forment la jeunesse européenne »

(Gretchanaia, 17). En outre, la haute qualité des maisons d'édition françaises oblige les écrivains européens à se rendre dans la capitale en quête de légitimation :

Les écrivains européens qui grimpent sur le Parnasse doivent acquérir la reconnaissance française pour jouir de la considération dans leur pays natal. C'est à Paris que se fait la réputation littéraire. Ainsi, la presse francophone sert de tribune à leurs ambitions. Elle devient le théâtre de batailles littéraires des auteurs européens. (Gretchanaia, 18-9)

Le portrait d'un Paris lettré et international — cosmopolite, en un seul mot — se développe de plus en plus clairement. La puissance profonde du réseau littéraire parisien, réseau qui comprend des écrivains, des maisons d'édition et des critiques, est évidente. En même temps, la vivacité de cette industrie intellectuelle dépend des étrangers qui ont été attirés vers la capitale. Il existe donc une sorte de symbiose entre les institutions parisiennes qui légitiment la production écrite et les écrivains européens francophones qui offrent leur œuvre à cette machine littéraire. Le succès de Paris dans le domaine de la littérature, au lieu de se fonder sur les atouts d'une ville isolée, témoigne de la grande valeur des contributions étrangères aussi bien que du génie des intellectuels français.

L'étendue de la communauté littéraire francophone en Europe est impressionnante quant aux pays d'origine des écrivains et aux genres littéraires qu'ils choisissent. En effet, ce corpus consiste en « de très nombreux romans, poèmes, mémoires, traités et journaux personnels » écrits « par des auteurs russes, anglais, italiens, allemands, autrichiens, hollandais, polonais, hongrois, tchèques » (Gretchanaia, 15). Cette diversité de textes et de nationalités témoigne du caractère universel de la langue française que les Lumières ont si souvent idéalisé. De plus, elle illustre le multiculturalisme montant de la société parisienne

au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit pas des seuls pays qui partagent une frontière avec la France, mais aussi des pays d'Europe centrale et d'Europe de l'Est dont les peuples étaient bien éloignés des Français géographiquement et culturellement. L'aspect commun de la francophonie nourrissait les liens européens, mettant Paris au premier plan parmi les grandes villes du continent.

Quelle est la spécificité des femmes parmi ces écrivains européens francophones ? Catherine Viollet fournit un petit texte de Maria Szymanowska, pianiste polonaise, qui s'intitule « Ce qu'on offre à peu près dans chaque ville à un voyageur et ce dont on parle » : « À Paris, on offre une bûche, une bergère, on engage aux Tuileries — on parle d'un nouveau Suicide de Mr de Villèle, de Mlle Mars... » (47-8). Comme le titre l'indique, cet extrait donne des exemples de « [c]e qu'on offre » à Paris (« une bûche, une bergère », une promenade aux Tuileries), ainsi que de « ce dont on parle » (les suicides). En suivant ce modèle pour plusieurs villes, Szymanowska peint une esquisse de l'Europe mondaine à l'époque.

En effet, cette petite phrase au sujet de Paris en dit long sur l'expérience des femmes dans la ville au XVIII<sup>e</sup> siècle. On constate la prééminence du jardin des Tuileries comme lieu de sociabilité comme évoqué dans le premier mouvement de ce mémoire. Les femmes à Paris sont libres de se promener dans ce jardin public par excellence, et puisque Szymanowska est issue d'un milieu aisé, il s'agit sans doute de la promenade rituelle de l'aristocratie. Cette liberté des femmes donne naissance au commérage, adhérant ainsi au stéréotype de la sociabilité féminine. Ce texte qui peint un portrait très bref de Paris et qui a été écrit par une femme européenne en français nous donne alors une vision féminine de la capitale.

La question du « genre » est donc très pertinente à une étude de la francophonie européenne à l'époque, comme l'explique Catherine Viollet :

[L]es femmes sont majoritaires parmi les auteurs russes à choisir le français pour rédiger leur journal. L'hypothèse que le français serait plutôt la « langue des femmes » — une langue qu'elles utilisent, semble-t-il, plus volontiers que leurs contemporains masculins pour les écrits privés — serait-elle ou non confirmée par les recherches dans l'ensemble des pays concernés ? (49)

Bien entendu, une étude fine des textes est nécessaire pour bien répondre à cette problématique dans son intégralité, en particulier quant aux convergences et aux divergences entre les différents pays européens. Toutefois, le seul constat que chez les Russes les femmes choisissent le français plus souvent que leurs homologues masculins démontre l'importance de cette langue universaliste pour la liberté d'expression des femmes. Comme Zilia dans les *Lettres d'une Péruvienne*, l'apprentissage du français est une tâche d'importance pour les femmes russes (et pour d'autres femmes européennes). En voyage à Paris, le français devient inéluctablement attaché au mode de vie de la ville — un mode de vie qui privilégie, dans le contexte relativement oppressif du XVIII<sup>e</sup> siècle, la liberté des femmes.

Également au sujet des récits de voyage des femmes russes, les institutions culturelles parisiennes sont mises en avant dans le paysage urbain qu'elles peignent, comme c'est souvent le cas dans les ouvrages du XVIII<sup>e</sup> siècle traitant de Paris :

Les voyageuses sont de grandes amatrices de théâtre et de beaux-arts. Elles connaissent très bien le théâtre, les chanteurs et les comédiens français. Quand elles sont à Paris, leurs récits deviennent presque une liste des

spectacles auxquels elles assistent, et elles ne négligent pas de donner leur opinion. (Murphy, 232)

Ce passage évoque l'aspect cultivé de la ville, où les spectacles sont trop nombreux pour tous les décrire. Il n'est pas du tout surprenant qu'un tel milieu attire les aristocrates de partout en Europe. Par ailleurs, on constate la transformation de ces femmes en critiques théâtrales qui « ne négligent pas de donner leur opinion ». Sans connaître leur situation dans leur pays d'origine, on peut néanmoins constater la volonté de ces femmes européennes de s'exprimer à Paris, armées avec leur cahier et la langue française. Ces écrits témoignent alors de l'accueil que reçoivent les femmes dans la sphère publique parisienne, un environnement bien accoutumé à la présence des femmes tout comme celle des étrangers.

Pour clore cette étude des Européennes francophones à Paris, il convient de revenir aux propos de Catherine Viollet :

[Ce]s textes présentent une qualité particulière, celle d'être justement interculturelle, de témoigner d'une double appartenance, puisque la langue d'emprunt relève d'une culture autre que celle dont sont originaires les auteurs. (50)

En effet, ce caractère « interculturelle[1] » est un fil conducteur parmi tous les textes étudiés jusqu'ici, des *Lettres persanes* aux *Lettres d'un Indien à Paris* en passant par les *Lettres d'une Péruvienne* et les récits de voyage des femmes européennes. Tous ces personnages, qu'ils soient fictifs ou réels, se trouvent à Paris et doivent faire face à un conflit entre leur culture natale et la culture parisienne. Or, cette « culture parisienne » n'est point fixe, ce qui crée une ville dans laquelle les étrangers — et les étrangères — peuvent s'assimiler à leur

société nouvelle. En outre, la maîtrise de la langue française est souvent l'outil qui permet à ces habitants ou voyageurs à Paris de se sentir plus à l'aise. Cet échange entre la capitale qui attire les étrangers et les étrangers qui la bâtissent définit effectivement le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle.



## **B. Les colonies françaises à Paris et le rapport métropole–périphérie**

De la même manière que les Européennes mondaines trouvent un espace libérateur à Paris en dépit de leur marginalisation sociale par rapport aux hommes, les francophones issus de la périphérie profitent de la mobilité offerte par la capitale. En effet, l'identité de Paris comme capitale intellectuelle se développe au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle non seulement à l'échelle européenne, mais également à l'échelle mondiale en raison des projets coloniaux de la France. Sous la direction de la monarchie, Paris devient le centre des savoirs issus des colonies, à la fois attirant les travaux scientifiques de la périphérie et légitimant ces savoirs qui plaisent à la monarchie. Sont impliqués dans ce processus de centralisation tous les domaines scientifiques et intellectuels : cartographie, botanique, médecine, agriculture et navigation, mais aussi anthropologie, histoire, politique et philosophie. Comme dans le cas de la littérature francophone européenne, la place singulière de Paris dans l'échange des savoirs coloniaux naît de la qualité exceptionnelle de ses institutions. En même temps, la durabilité de ces mêmes institutions dépend des fruits des colonies. Bien que la métropole exerce son influence sur la périphérie, cette périphérie enrichit la métropole de manière incontournable pour gagner finalement son propre pouvoir dans la capitale.

Le siècle des Lumières était effectivement une période formatrice pour le rapport entre Paris et les colonies françaises :

Le temps des philosophes puis celui de la Révolution furent ainsi le moment où la capitale française vit converger vers elle de multiples signes tangibles venus des mondes coloniaux ; elle fut alors une sorte de chambre d'écho des controverses savantes, des intenses débats sur la légitimité de la traite négrière et de l'esclavage colonial [...]. (Dorigny, 8)

Ce constat est crucial pour bien comprendre le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une ville liée au monde extérieur et qui est à la fois française, européenne et mondiale. L'arrivée de Persans, de Péruviennes et d'Indiens dans la capitale n'est pas qu'une fabrication des écrivains français, mais également une réalité qui influence le caractère de la ville. Ce glissement du fictif au réel crée une ville de complexité montante, à savoir que « [l]e cosmopolitisme encore largement livresque et théorique des Lumières est dès lors confronté aux intrusions multiples des modes, des sciences et des arts venus de cet ailleurs colonial qui peut parfois se lire jusque dans les rues de Paris » (Dorigny, 8). L'énorme présence internationale à Paris n'est point limitée à la mondialisation actuelle du XXI<sup>e</sup> siècle, étant enracinée plutôt dans le colonialisme du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le rôle central de Paris dans le projet colonial ne va pas de soi puisque la ville n'est pas un port d'où sont partis les navires destinés au Nouveau Monde. Une problématique se pose alors : « Pourquoi Paris peut-elle être considérée, à la veille de la Révolution, comme le centre dominant de l'expertise savante des colonies françaises, plutôt que Bordeaux ou Nantes, pourtant plus impliquées dans leur exploitation économique et commerciale ? » (Regourd, 32). Comme c'est souvent le cas, la réponse se fonde sur la proximité de la capitale au pouvoir versaillais. Pendant le Grand Siècle qui a précédé la Régence, Colbert a centralisé l'autorité coloniale à Versailles, un changement qui « rejetait les intérêts marchands des ports français dans une position de périphérie, soumise à la nouvelle logique du mercantilisme centralisateur colbertien » (Regourd, 37). Autrement dit, l'ambition absolutiste de Louis XIV privait les villes maritimes françaises de leur autonomie dans le domaine colonial, au grand profit de la double puissance versaillaise-parisienne.

Quelle forme précise prenait l'influence parisienne sur les colonies ? Il s'agit d'une « machine coloniale » (Regourd, 39) qui employait les académies et d'autres institutions savantes pour organiser l'extraction des savoirs coloniaux. Par exemple, « [l']Académie royale de Chirurgie (1731) et plus encore la Société royale de Médecine (1778) devinrent ainsi les référents naturels pour les médecins et chirurgiens exerçant dans les colonies » (Regourd, 41). Ce statut de centre d'expertise s'applique également aux archives de la Marine, « le lieu de convergence national de toutes les cartes et de tous les documents hydrographiques de quelque importance émanant des ports français et des colonies » (Regourd, 42), ou bien au Jardin du roi dans le domaine de la botanique (Regourd, 43). Cette « machine coloniale » installée à Paris selon la volonté du pouvoir royal rappelle la machine littéraire à laquelle participent les écrivains européens francophones. Les savants en tout domaine sont obligés au XVIII<sup>e</sup> siècle à passer par les institutions parisiennes, ce qui rend la capitale de plus en plus puissante.

Pour mieux saisir le rapport entre la métropole (Paris) et la périphérie (les colonies), la citation suivante est utile :

Plus encore, il contribua à élever Paris au rang d'une capitale savante, susceptible d'attirer vers elle des flux de savoir dans des proportions sans équivalent en France, mais aussi, plus subtilement, capable d'organiser à distance les normes d'un savoir à vocation impérialiste. (Regourd, 44)

On constate le dynamisme de ces liens croissants qui comprennent « des flux de savoir dans des proportions sans équivalent en France ». En effet, l'émergence de Paris comme le centre administratif des colonies témoigne de sa domination sur les villes maritimes telles que Bordeaux et Nantes. Le savoir, c'est le pouvoir, et l'administration royale

instrumentalise les savoirs coloniaux pour accroître le pouvoir de la capitale. Par ailleurs, la capacité des institutions parisiennes « d'organiser à distance les normes d'un savoir à vocation impérialiste » explique l'autre côté de l'échange entre métropole et périphérie. Cette normalisation du savoir que poursuivent les académies royales représente le rayonnement de Paris aux quatre coins du monde colonial, une influence semblable au pouvoir légitimant de l'édition et de la presse parisiennes dans le domaine littéraire.

Le point de rencontre des domaines colonial et littéraire, c'était l'encyclopédisme : « Paris constituait alors également le centre de l'encyclopédisme des Lumières, marqué par une volonté de cueillir et de systématiser les connaissances dans tous les domaines du savoir, y compris le monde non-européen » (Lüsebrink, 149). Les philosophes et les écrivains qui déferlent sur la capitale française sont donc très conscients des terres colonisées. Par conséquent, la présence du projet colonial se montre à Paris non seulement physiquement — dans les spécimens botaniques ou les cartes hydrographiques —, mais également intellectuellement. Les réflexions des Lumières traitent effectivement de l'histoire du Nouveau Monde, du rapport entre les civilisations européenne et indigène, de la moralité de l'esclavage et d'autres problématiques philosophiques.

*L'Histoire des deux Indes* (1770) de Guillaume-Thomas Raynal représente le sommet de cet encyclopédisme des savoirs coloniaux :

Elle représenta dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, non seulement dans l'ensemble du monde occidental, mais également dans les Amériques, l'ouvrage de référence sur le monde colonial et non-européen. [...] [Elle] incarna en même temps une vision profondément euro-centrée de l'histoire des peuples non-européens. (Lüsebrink, 151-2)

Comme dans le cas des savoirs scientifiques, l'ouverture des Lumières à Paris envers le monde colonial n'empêche pas une vision condescendante et impérialiste des étrangers. Ce constat semble paradoxal car l'on sait que les Lumières valorisaient le fait de considérer la perspective de l'autre pour mieux comprendre sa propre réalité, comme dans le cas des trois romans épistolaires étudiés dans le deuxième mouvement de ce mémoire. Ce paradoxe s'explique, peut-être, par le fait que ces mêmes romans ne servent qu'à analyser la société franco-parisienne plutôt que de décrire fidèlement les sociétés exotiques. Même si l'étranger et l'exotique sont toujours présents dans ces ouvrages, leur but intellectuel est toujours « euro-péo-centr[é] ».

Or, ce fil narratif de la domination intellectuelle de la métropole n'est pas incontesté. Quant à l'*Histoire des deux Indes*, une série d'ouvrages, dont une lettre de l'Américain Thomas Paine, remettent en cause sa véracité tout comme sa perspective européenne :

Les répliques à l'*Histoire des deux Indes* constituent peut-être la première, et en même temps une importante forme de « writing back », de prise de parole d'intellectuels, d'écrivains et de savants non-européens face à une vision européenne de leur histoire, de leurs cultures et de leurs sociétés.  
(Lüsebrink, 153)

Cette pratique de « writing back » révèle une diminution de la puissance monopoliste de la sphère intellectuelle parisienne sur la périphérie coloniale — une nuance rafraîchissante dans notre compréhension de la capitale. Ce contre-pouvoir dans le domaine philosophique est notamment plus important que celui dans le domaine scientifique à l'époque : « la dimension polémique à l'égard de Paris ne fut pas, loin s'en faut, un élément dominant du discours des acteurs de terrain de la science coloniale » (Regourd, 47). Le fait que les

études postcoloniales — dans le cadre desquelles les pays colonisés peuvent redéfinir « leur histoire, [...] leurs cultures et [...] leurs sociétés » — puissent trouver des racines dans le XVIII<sup>e</sup> siècle témoigne de la grande liberté intellectuelle qui régnait pendant cette période.

En effet, le statut de Paris comme centre intellectuel du monde colonial renforçait cette résistance à la conception du monde européenne et impérialiste, en particulier chez les intellectuels issus du monde hispanophone :

Paris [...] constitua un lieu de rencontre de tout premier plan où des intellectuels latino-américains [...] séjournèrent et nouèrent des contacts en vue de la réalisation de leur grand projet politique, l'émancipation et l'indépendance des colonies hispaniques en Amérique du Sud. (Lüsebrink, 165)

La présence d'étrangers venant d'Amérique du Sud souligne la grande diversité des Parisiens, qui ne se limitaient effectivement pas aux francophones. Par ailleurs, il est remarquable à quel point l'ouverture d'esprit parisienne qu'a permis le Régent tout au début de la période étudiée contribuerait aux changements politiques, en France comme à l'étranger. Les mondes coloniaux étaient bien sûr présents à Paris, mais plus profondément, ils profitaient de la liberté parisienne pour monter en puissance. En raison de ce contre-pouvoir colonial, le rapport entre la métropole et la périphérie ne peut être réduit à une simple domination unidirectionnelle. Il s'agit plutôt d'un échange de savoirs nuancé.

## **Conclusion : Une ville en mouvement**

Quel portrait du Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle émerge de ces perspectives historiques, urbanistes et littéraires, et quelles leçons peut-on en tirer ? Tout d'abord, ce Paris se définit par la mobilité. En commençant par l'abandon temporaire de Versailles par la Régence, l'Ancien Régime a été secoué de façon irréversible. Le désir de bouger se révèle d'être contagieux, étant évident dans les promenades des Parisiens de toute couche sociale dans les jardins publics et dans la rue, dans l'arrivée d'étrangers fictifs et réels venant des quatre coins du monde, ainsi que dans l'échange continu de savoirs scientifiques et philosophiques qui caractérise le siècle des Lumières. Ce n'est pas par hasard que les personnages étrangers s'étonnent de la rapidité avec laquelle les Parisiens se déplacent. En effet, ce mouvement physique n'est qu'un symptôme des courants politiques, intellectuels et sociaux qui aboutiront à la Révolution française.

Cette ville est aussi notable pour la construction qu'elle poursuit. Il est vrai que la transformation haussmannienne au siècle suivant sera éblouissante et durable. Ce projet ambitieux de rénovation se fonde toutefois sur l'urbanisme bien réfléchi de l'Ancien Régime du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'aménagement des jardins, ainsi que la suppression de petites rues au profit des grands boulevards, représente le début de la ville monumentale et uniforme qui existe aujourd'hui. La construction et la destruction de bâtiments que constate Zator dans les *Lettres d'un Indien à Paris* témoignent de l'importance de cette rénovation physique dans le paysage urbain. Il s'agit d'une ville qui ne néglige aucun détail au cours de sa quête de la grandeur et de la splendeur.

Le Paris qui se construit entre la Régence et la Révolution se caractérise également par le prestige. Grâce à la présence renouvelée de la monarchie, les institutions royales se

concentrent de plus en plus dans la capitale. Pendant la Régence, la Cour royale s'y installe, et d'autres cours princières en région parisienne s'accroissent. Même après le départ de la monarchie en 1723, les Bâtiments du roi restent dans la ville. Par ailleurs, la création de nombreuses académies royales scientifiques et d'autres institutions rend Paris incontournable aux yeux de toute personne savante du monde francophone, voire des mondes anglophone et hispanophone. En outre, la pénétration de la langue française dans toutes les aristocraties européennes et la force de la machine littéraire parisienne font de Paris l'une des premières villes du continent. La reconnaissance de la capitale française apporte la légitimité et la puissance à tous ceux qui l'acquièrent.

De plus, le caractère parisien au XVIII<sup>e</sup> siècle s'attache à l'érudition et à la culture. Bien entendu, la ville est depuis le Moyen Âge un centre intellectuel grâce à son université. Ce statut se confirme à cette époque par le biais de ces mêmes institutions scientifiques prestigieuses : les savoirs flottent dans l'air parisien et coulent dans la Seine. La présence de philosophes et d'écrivains dans les cafés de la ville vivifie les débats politiques et intellectuels. Il n'est pas surprenant que les ouvrages des Lumières, publiés par les maisons d'édition parisiennes, soient obsédés par la ville où leurs auteurs habitent ou voyagent tous. Les lieux culturels — la Comédie-Française et la Comédie-Italienne parmi d'autres — embellissent, eux aussi, le paysage cultivé de la capitale et émerveillent les visiteurs européens. Cet aspect du portrait de Paris semble évident de la perspective du XXI<sup>e</sup> siècle, mais il est important de comprendre combien le XVIII<sup>e</sup> siècle est fondateur pour cette identité cosmopolite.

Ce Paris se distingue également par la place qu'il accorde aux femmes. La mixité des hommes et des femmes dans la sphère publique de la ville a été bien établie. Plus



profondément, il s'agit d'un lieu où les femmes peuvent trouver une liberté nouvelle. En publiant son œuvre, Françoise de Graffigny a pu profiter d'un succès professionnel inédit. Son héroïne dans les *Lettres d'une Péruvienne*, Zilia, est devenue maîtresse de sa propre destinée en rejetant finalement le mariage. Les femmes européennes francophones visitant Paris se trouvent, elles, également capables de s'exprimer à l'écrit grâce à la langue française. Bien sûr, il ne faut pas idéaliser la place des femmes dans le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle — rappelons l'importance des couvents à l'époque — mais il existe en même temps de nombreux exemples de femmes qui trouvent dans cette ville une sorte de libération, grande ou petite.

Enfin, le Paris de la période entre la Régence et la Révolution se définit par l'omniprésence de l'étranger. Des Français provinciaux aux personnages persans et indiens en passant par les Européennes francophones ou les intellectuels des colonies, il y a partout dans la ville des personnes d'origine étrangère. Certains de ces étrangers choisissent de rester à Paris et deviennent parisiens, tandis que d'autres gardent leur statut de voyageur en considérant la capitale comme un lieu de pèlerinage. Quoi qu'il en soit, le caractère instable de l'identité parisienne fait de la ville une terre d'accueil dans laquelle on peut se sentir à l'aise, quelle que soit son origine nationale. Bien sûr, il faut se conformer aux normes de la ville à l'égard de la langue, de la mode, du travail, etc. pour devenir véritablement parisien. Mais cette société dotée d'une telle diversité profite de la perspective de l'autre pour fabriquer une culture riche, culture presque sans équivalent parmi les autres villes en France et même en Europe. Si le multiculturalisme est une caractéristique moderne, le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle bénéficie d'une modernité croissante.

Quelles leçons peut-on tirer de ce portrait à part la grandeur de la capitale française ? Premièrement, il ne faut pas croire que Paris soit en déclin avant la Révolution, même si la monarchie l'est. Les institutions et les réseaux de pouvoir et de savoir établis au cours du siècle permettront à la ville de survivre à l'instabilité politique. Plus généralement, il est important d'éviter l'amalgame entre le XVIII<sup>e</sup> siècle et les autres périodes de l'Ancien Régime. Les réformes de la Régence et les liens forgés entre Paris et le monde étranger rendent cette période méconnaissable à certains égards en comparaison avec le Grand Siècle de Louis XIV. C'est en raison de cette évolution que la rupture de la Révolution française n'a pas été aussi radicale qu'elle ne le paraît si l'on ne comprend pas les changements du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Deuxièmement, la construction d'un Paris moderne commence dès la Régence ; ce processus de modernisation n'est pas un phénomène réservé au XIX<sup>e</sup> siècle. La capitale qui se construit après la Révolution diffère de celle d'avant, certes, mais il y a également plusieurs éléments de continuité entre les deux villes. L'aménagement urbain qui se développe rapidement pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle rappelle la philosophie urbaniste du siècle précédent en donnant la priorité au promeneur et en aspirant à une dimension monumentale. En outre, le rôle de Paris en tant que centre des savoirs et de la culture s'est consolidé au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle grâce à l'établissement de maintes institutions scientifiques et intellectuelles. Par ailleurs, le caractère multiculturel que Paris a acquis grâce à son statut comme capitale de l'empire colonial français est le produit de la centralisation de l'administration coloniale à Paris qui a eu lieu pendant le dernier siècle de l'Ancien Régime. Ce multiculturalisme ne se limite effectivement pas aux nouveaux projets coloniaux des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Troisièmement, il faudrait repenser les origines du féminisme et des études postcoloniales. Bien entendu, la majorité du travail dans ces domaines est issu des décennies récentes. Pourtant, l'ouvrage de Françoise de Graffigny et l'importance de l'écriture des Européennes francophones révèle l'urgence de considérer la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle — et la ville d'où elle vient — d'une perspective féministe. De même, la pratique de « writing back » en réponse à *l'Histoire des deux Indes* et la présence d'une résistance coloniale au sein de la ville de Paris elle-même montrent la nécessité d'étudier davantage les contre-pouvoirs coloniaux pendant le siècle des Lumières. Le développement de ces deux approches — féministe et postcoloniale — a certainement été utile pour approfondir notre compréhension des systèmes de pouvoir. Toutefois, cette utilité ne doit pas se limiter aux études des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. L'application de ces perspectives aux études de Paris entre la Régence et la Révolution et de la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle est pertinente en raison de la complexité souvent négligée de cette période de l'histoire.

Il est essentiel de souligner l'importance de la fiction pour arriver à cette compréhension du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les trois romans épistolaires étudiés en profondeur, mais également les autres ouvrages fictifs mentionnés au cours de ce mémoire, documentent précisément ce que décrivent les historiens. La popularité croissante de la nouvelle promenade urbaine, la construction continue, la réforme des institutions politiques et intellectuelles et l'arrivée des étrangers dans la capitale sont minutieusement décrites dans la fiction. Ces romans offrent donc une vision vive des transformations du Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle qui témoigne d'une effervescence inédite. Il serait difficile, voire impossible de se

rendre compte de ce dynamisme particulier sans l'aide des ouvrages fictifs. On a besoin de la fiction pour imaginer le processus historique.

En effet, il est facile de conceptualiser le siècle des Lumières selon un schéma trop simpliste : des philosophes masculins et européens ont révolutionné le monde politique, avec en toile de fond un système monarchique et ecclésiastique en déclin. Heureusement, la réalité se révèle d'être bien plus nuancée et dynamique que ce fil narratif monotone : les femmes et les étrangers ont contribué à une société d'une complexité croissante grâce à une Régence réformatrice. Au centre de cette évolution de plus en plus rapide se situe la ville cosmopolite de Paris, dont le caractère urbain rend possible la détente sociale et idéologique — à l'échelle de la France, de l'Europe et du monde francophone.

## Bibliographie

### Sources primaires

Balzac, Honoré de. *Ferragus — La Fille aux yeux d'or*. Paris : Flammarion, 2014.

Caraccioli, Louis-Antoine. *Lettres d'un Indien à Paris, à son ami Glazir*. Amsterdam : Briand, 1789. Gallica, Bibliothèque nationale de France, 2012.

Diderot, Denis et Jean le Rond d'Alembert, éditeurs. *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc.* University of Chicago : ARTFL Encyclopédie Project (Spring 2016 Edition), Robert Morrissey et Glenn Roe, éditeurs.

Graffigny, Françoise de. *Lettres d'une Péruvienne*. 1747. Édité par Jonathan Mallinson. Oxford : Voltaire Foundation, 2002.

Mercier, Louis-Sébastien. *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*. 1771. Paris : La Découverte et Syros, 1999.

----- . *Tableau de Paris*. 1783. Paris : Mercure de France, 1994. 2 tomes.

Montesquieu, Charles de Secondat. *Œuvres complètes de Montesquieu*. Édité par Jean Ehrard et Catherine Volpilhac-Augier, vol. 1. Oxford : Voltaire Foundation, 2004.

Rétif de la Bretonne, Nicolas-Edmé. *Les Nuits de Paris ou le Spectateur-nocturne*. 1788. Paris : Gallimard, 1987.

Rousseau, Jean-Jacques. *Julie ou La Nouvelle Héloïse : Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes*. 1761. Paris : Garnier Frères, 1960.

Voltaire. *Micromégas — L'Ingénu*. Paris : Pockets, 1998.

### Sources secondaires

- Bandau, Anja, Marcel Dorigny et Rebekka von Mallinckrodt, éditeurs. *Les mondes coloniaux à Paris au XVIIIe siècle : Circulation et enchevêtrement des savoirs*. Paris : Karthala, 2010.
- Dorigny, Marcel. « Avant-propos : Paris, chef-lieu de l'Univers ? ». Anja Bandau, Marcel Dorigny et Rebekka von Mallinckrodt, éditeurs. *Les mondes coloniaux à Paris au XVIIIe siècle : Circulation et enchevêtrement des savoirs*. Paris : Karthala, 2010, pp. 7–9.
- Dupuy, Gabriel. « Les stations nodales du métro de Paris : le réseau métropolitain et la revanche de l'histoire. » *Annales de Géographie*, vol. 102, n° 569, janvier-février 1993, pp. 17–31.
- Gretchanaia, Elena, Alexandre Stroeve et Catherine Viollet, éditeurs. *La francophonie européenne aux XVIIIe-XIXe siècles : Perspectives littéraires, historiques et culturelles*. Bruxelles : P.I.E. Peter Lang, 2012.
- Jordan, David P. « Haussmann and Haussmannisation : The Legacy for Paris. » *French Historical Studies*, vol. 27, n° 1, Winter 2004, pp. 87–113.
- Lemarchand, Laurent. *Paris ou Versailles ? La monarchie absolue entre deux capitales (1715–1723)*. Paris : Comité des travaux historiques et scientifiques, 2014.
- Lüsebrink, Hans-Jürgen. « Encyclopédisme parisien et contre-discours non européens : l'Histoire des deux Indes et ses critiques américaines ». Anja Bandau, Marcel Dorigny et Rebekka von Mallinckrodt, éditeurs. *Les mondes coloniaux à Paris au XVIIIe siècle : Circulation et enchevêtrement des savoirs*. Paris : Karthala, 2010, pp. 149–165.

- Murphy, Emilie. « Récits de voyage rédigés en français par des femmes russes (1777–1850) ». Elena Gretchanaia, Alexandre Stroev et Catherine Viollet, éditeurs. *La francophonie européenne aux XVIIIe-XIXe siècles : Perspectives littéraires, historiques et culturelles*. Bruxelles : P.I.E. Peter Lang, 2012, pp. 221–235.
- Regourd, François. « Les lieux de savoir et d'expertise coloniale à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle : institutions et enjeux savants ». Anja Bandau, Marcel Dorigny et Rebekka von Mallinckrodt, éditeurs. *Les mondes coloniaux à Paris au XVIIIe siècle : Circulation et enchevêtrement des savoirs*. Paris : Karthala, 2010, pp. 31–48.
- Reynaud, Denis et Chantal Thomas, éditeurs. *Le Régent : Entre fable et histoire*. Paris : CNRS, 2003.
- Todorov, Tzvetan. « Comprendre une culture : du dehors / du dedans ». *Extrême-Orient, Extrême-Occident*, n° 1, 1982, pp. 9–15.
- Turcot, Laurent. *Le promeneur à Paris au XVIIIe siècle*. Paris : Gallimard, 2007.
- Viollet, Catherine. « Écrits personnels en français : une dimension européenne (fin XVIII<sup>e</sup>–début XIX<sup>e</sup> siècle) ». Elena Gretchanaia, Alexandre Stroev et Catherine Viollet, éditeurs. *La francophonie européenne aux XVIIIe-XIXe siècles : Perspectives littéraires, historiques et culturelles*. Bruxelles : P.I.E. Peter Lang, 2012, pp. 37–50.